Supplément mensuel
L'Orient LE JOUR
Jeudi 5 décembre 2019

L'Orient Littéraire

Numéro 162 - XIVe année
Paraît le premier jeudi de chaque mois, sauf exception

III. **Entretien avec Sylvain Prudhomme**
IV. **Secrets de femmes dans les replis des contes**
V. **Laura Adler se sent africaine**
VI. **Ahmad Beydoun, curieux polymorphe**
VII. **Atiq Rahimi, entre l'amour et la perte**
VIII. **Peter Handke, Nobel insaisissable**

Édito

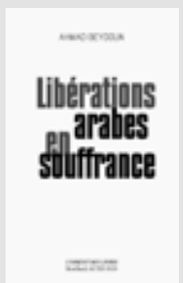
Pourquoi nous ne pouvons pas attendre

La fameuse *Lettre de la geôle de Birmingham* de Martin Luther King nous revient en mémoire au moment où le Liban vit la crise économique la plus grave depuis l'Indépendance, au milieu de l'indifférence d'une classe dirigeante irresponsable qui prend son temps pour dénouer cette crise comme si nous avions encore le luxe d'attendre. « *Nous avons douloureusement appris que la liberté n'est jamais accordée de bon gré par l'oppresseur : elle doit être exigée par l'opprimé… Il vient un temps où la coupe est pleine et où les hommes ne supportent plus de se trouver plongés dans les abîmes du désespoir. J'espère, Messieurs, que vous pourrez comprendre notre légitime et inévitable impatience.* »

Ce que le lauréat du Prix Nobel de la paix affirmait en avril 1963 à propos de la ségrégation, nous le répétons aujourd'hui, avec colère et amertume, à la vue de cette révolution, non-violente comme la sienne, qui se heurte à l'obstination de la « mafiature » au pouvoir. Suivant son exemple, nous manifestons à notre tour une « *légitime impatience* » : car quand vous voyez le peuple incapable de subvenir à ses besoins et de payer les scolarités de ses enfants ; quand un père est abattu à bout portant sous les yeux de sa famille et qu'un autre se pend parce qu'il est à court d'argent ; quand les économies des gens se trouvent gelées à cause du système de Ponzi mis en place par vos financiers ; quand les salaires sont réduits de moitié et que les licenciements massifs touchent toutes les usines et entreprises ; quand vous avez perdu la confiance des citoyens et que des fauteurs de troubles à votre solde sont lâchés dans la nature pour essayer de mater ou diaboliser la révolution ; quand on constate que votre oligarchie corrompue, minée par le népotisme et le clientélisme, a transformé notre beau pays en *failed state* ; quand votre incurie coupable risque de faire basculer le Liban dans le chaos, alors vous comprendrez pourquoi nous ne pouvons plus attendre et pourquoi il est grand temps que vous dégagiez.

Alexandre NAJJAR

SIGNATURE PAR AHMAD BEYDOUN



Lundi 9 novembre
de 16h à 19h
au siège de
L'Orient des Livres
65 (imm. Merheb), rue Benoît Barakat, Badaro

L'Orient Littéraire
Comité de rédaction : Alexandre Najjar, Charif Majdalani, Georgia Makhlouf, Farès Sassine, Jabbour Douaihy, Ritta Baddoura.
Coordination générale : Hind Darwish
Secrétaire de rédaction : Alexandre Medawar
Correction : Yvonne Mourani
Contributeurs : Zeina Abirached, Tarek Abi Samra, Fifi Abou Dib, Hervé Bel, Laurent Borderie, Nada Chaoul, Edgar Davidian, Ralph Doumit, Dominique Eddé, Lamia el Saad, Lucie Geffroy, Denis Gombert, Josephine Hobeika, Jean-Claude Perrier, Josyane Savigneau, Julien Théron.
Supplément publié en partenariat avec la librairie Antoine.
lorientlitteraire.com
lorientlitteraire@yahoo.com

© Patrick Swirc

Hoda Barakat : l'errance perpétuelle

Dans une ville européenne indéterminée, cinq personnages, tous des Arabes – des migrants, des errants –, écrivent chacun une lettre qui ne parviendra jamais à son destinataire. Un réfugié ayant fui la dictature de son pays écrit à son amante une lettre restée inachevée. Elle tombe entre les mains d'une étrangère, l'incitant à écrire à l'homme qu'elle attend dans une chambre d'hôtel, et qui ne viendra pas. Un tortionnaire ayant échappé aux représailles des rebelles trouve par hasard cette dernière missive jamais postée, ce qui le pousse à confesser un meurtre à sa mère. Et ainsi de suite, jusqu'à la cinquième lettre, que personne ne lira, sauf les lecteurs de *Courrier de nuit*, roman de Hoda Barakat qui lui a valu le Prix international de la fiction arabe 2019. Rencontre avec la romancière, l'une des figures majeures de la littérature libanaise actuelle…

Cet entretien a été accompli avant le 17 octobre. Nous avons par la suite demandé à Hoda Barakat de s'exprimer sur le soulèvement populaire toujours en cours au Liban et lui avons soumis deux questions supplémentaires auxquelles elle n'a pas hésité de répondre.

> « Dans notre littérature, on a trop ressassé cette nostalgie à tel point qu'elle est devenue non seulement fausse et inauthentique, mais nauséabonde aussi. »

Auriez-vous jamais pensé qu'un tel soulèvement populaire se produirait au Liban et quelle a été votre réaction face à cela ?

Non, je ne l'imaginais pas. Mon désespoir de l'état de mort cérébral du pays était total. Mon combat absurde à vouloir fabriquer des points positifs, même folkloriques, pour séduire les jeunes qui s'en éloignaient dans le dénigrement et le mépris, en inventant des « spécificités » du pays des cèdres, tout cela je l'avais épuisé, complètement. Je n'en parlais plus. Il ne me restait que la cuisine pour ce malheureux exercice…
Pire. J'ai renoncé à encourager mes enfants à y aller même pour des vacances. J'exhortais ma fille à retirer sa fille de l'école d'arabe : « *Pourquoi ce lourd et inutile "legs", elle n'ira jamais là-bas… Le monde est immense. Arrête de lui dire qu'elle est à moitié libanaise, qu'un jour elle le sera entièrement.* »
Il faut dire aussi que je suis rentrée à Paris le 18 octobre, paniquée, slalomant entre les pneus incendiés, rattrapée par ce sentiment d'être coincée dans ce pays de m…, pays de guerres que j'ai quitté par l'aéroport de Damas il y a maintenant 30 ans, et qui s'enfonce de nouveau, irrémédiablement, dans un nouveau trou noir… *Khalas*.
Aujourd'hui j'ai arrêté d'ouvrir la page « vol Paris-Beyrouth » sur le site d'Air France. Pour la première fois depuis mon départ, je me suis abonnée aux chaînes libanaises, et je peux être à la fois sur toutes les places. Toute la journée et même la nuit je zappe, mieux informée que ma sœur et ma nièce. Et mon fils qui me répète en me ridiculisant : « *Arrête de dire que c'est in-cro-yable. Arrête de pleurer !* » Il sait, mais il ne sait pas vraiment.

Selon vous, est-ce un soulèvement contre les leaders et le pouvoir politiques, contre le système confessionnel, ou contre une classe sociale (l'oligarchie) ?

Je ne sais pas. Les mots, les attributions, les appellations n'ont plus aucune importance. La langue elle-même s'est transformée, elle témoigne de cet immense gouffre entre ces jeunes manifestants et les dirigeants politiques qui leur demandent : « *Exprimez-vous clairement, utilement et convenablement* », autrement dit « *comme nous* », nous les morts cupides comme des zombies. Heureusement que ce gouffre s'installe. Heureusement que cette mésentente prend racine. Nous sommes restés trop longtemps dans le fou bonheur d'un « arrangement national » qui pue la mort et la décomposition.
Soulèvement ou révolution ?! Je ne suis pas optimiste, *que sera sera*. Je sais combien le pouvoir est puissant. Pour lui c'est une lutte pour la survie, peut-être la dernière. D'ailleurs ses représentants parlent de moins en moins. Et quand ils le font c'est un genre de « vacarme », de râle qui monte d'un puits dans un monde révolu. Ce qu'ils « disent » aux jeunes et moins jeunes use de sonorités cacophoniques, illogiques, contradictoires, dissonantes et assourdissantes de vacuité. Mais ils s'acharnent, ils sont forts et ils le savent.
Y aura-il prochainement un gouvernement qui ressemble à ces irrespectueux jeunes ? Peut-être que oui, peut-être que non. Mais dans cinq ou dix ans c'est sûr qu'il y en aura un. Le fait est qu'ils sont là, depuis plus d'un mois, et c'est une évidence. Même s'ils rentrent demain chez eux, même si on vide les places par un coup de baguette magique, ou par des coups de matraques ensanglantées. Oui…
In-cro-yables mais vrais !

Comment vous est venue l'idée de structurer votre roman de la manière suivante : une lettre non envoyée, qui tombe entre les mains d'un étranger et l'incite à écrire à son tour une lettre qui, elle non plus, ne sera jamais postée, et ainsi de suite ?

Ce roman est le fruit de plusieurs réécritures. Lorsque je commence la rédaction d'un livre, je ne sais jamais comment il va se terminer. Dans sa première version, qui remonte à près de six ans, ce roman consistait en une seule lettre qui devait rester inachevée ; j'ai ensuite repris cette lettre, la raccourcissant, la réécrivant pendant très longtemps. Et ce qui m'a finalement amenée à modifier ce projet initial, ça a été d'avoir assisté à ce flux massif de migrants vers l'Europe, un phénomène qui a peut-être ravivé mon sentiment d'être toujours une étrangère en France. En effet, je ne me suis jamais sentie bien installée à Paris. J'ai quitté le Liban en 1989, et je n'avais alors aucun sentiment d'appartenance à mon pays. Mon départ a été assez dramatique : je suis partie sans le sou, avec deux enfants dont j'ignorais ce que j'allais faire. C'était une sorte de fuite, comme quelqu'un qui se jetait dans le vide. Et ce sentiment, je l'ai toujours plus ou moins gardé. C'est pourquoi je suis à ce point sensible à la condition de ces migrants qui partent en ignorant leur destination. Je n'ai bien sûr pas suivi la même trajectoire que la leur, mais je suis arrivée en France sans savoir si j'allais y rester ; j'avais le sentiment d'être une errante – ce que j'éprouve toujours maintenant, trente ans plus tard ; mais j'ai appris à accepter cette errance, elle me perturbe moins.

Essayez-vous, à travers ce roman, de capter une mutation qui a atteint le sens même de l'immigration ? L'immigration qui, de nos jours, s'apparente davantage à un exil ou à une errance perpétuelle, puisque, d'un côté, le migrant actuel n'espère plus retourner dans sa patrie (réduite en un tas de ruine, et pour laquelle il n'éprouve même plus de nostalgie), et d'un autre côté, il a très peu de chance d'être pleinement accepté par les sociétés d'accueil, qui le rejettent comme un déchet…

Il n'y a jamais eu autant de réfugiés et de déplacés dans le monde : plus de 70 millions selon les chiffres. Cela n'est plus vraiment une immigration au sens traditionnel du terme ; c'est une errance. Cette situation est presque inédite dans l'histoire : ces personnes veulent partir à tout prix, elles abandonnent tout, elles ne veulent plus être là où elles sont nées, et cela sans avoir de destination précise. Elles se jettent dans les flots tout en sachant qu'elles pourraient très bien mourir. Ou bien certains Africains qui traversent la Libye tout en sachant qu'ils pourraient y être capturés et revendus comme esclaves. On ne peut plus comparer ces personnes avec celles qui immigraient auparavant pour améliorer leurs conditions de vie économiques par exemple.
Ce qui me touche le plus chez ces errants, c'est qu'ils n'aiment plus leurs pays. Ils ont brisé ce halo nostalgique qui enveloppait la mère-patrie. Et pour moi, en tant qu'écrivain arabe, c'est tant mieux : dans notre littérature, on a trop ressassé cette nostalgie à tel point qu'elle est devenue non seulement fausse et inauthentique, mais nauséabonde aussi.

> « Mes romans n'ont de fins que celles que le lecteur va créer avec l'auteur. »

En Europe, il y a deux types de discours sur ces errants. Le premier les considère comme une sorte de peste de laquelle il faut se prémunir à tout prix : ce sont des musulmans et des terroristes ; fermons donc toutes nos frontières ! Le second ne fait que s'apitoyer sur eux et ne voit en eux que des victimes uniformes. Quant à moi, je ne les décris jamais, dans mon roman, comme de simples victimes, je n'essaie pas de les innocenter, ce n'est pas mon affaire (l'un de mes personnages est un tortionnaire, tandis qu'un autre est un meurtrier). Je désire tout simplement les écouter, car leurs histoires ne correspondent à aucune des versions officielles qu'on en donne.

Comment expliquez-vous ce paradoxe, si perceptible dans votre roman, que dans un monde saturé de moyens de communication, la véritable communication entre les humains est en voie de disparition ?

C'est en effet l'un des immenses paradoxes qui me poussent à écrire. L'incommunicabilité s'est installée dans notre monde contemporain d'une manière inédite, lourde, inexplicable et irrémédiable. Je me sens vivre dans un monde où l'on ne communique plus. Même quand il y a des manifestations pour des causes que je partage, je n'y participe pas, car j'ai l'impression que le sentiment de parenté entre les humains n'existe plus. On est très seuls maintenant.
Quant aux réseaux sociaux, ce sont quelque chose de parasitaire qui te dépossède de ton temps et envahit ta précieuse solitude, qu'il faut préserver pour que tu puisses réfléchir. Les trois jours pendant lesquels je suis restée sur Facebook, ma vie a été bouleversée. Peut-être parce que je ne suis pas un être sociable par nature. Ce qui ne veut pas dire que je ne communique pas avec le monde, mais je choisis comment communiquer. Même si je suis absente des réseaux sociaux, je ne me sens pas décalée, coupée de mon époque.
Et en qui concerne les lettres de *Courrier de nuit*, elles ne parviennent pas à leurs destinataires car, dans notre monde actuel, l'on ne se parle plus. Ceux qui les ont écrites le savent, et c'est justement pour cette raison que mon livre n'est pas un roman épistolaire.

Ce que nous apprenons de la vie de vos personnages demeure très fragmentaire. C'est comme si vous invitiez le lecteur à devenir votre coauteur, à imaginer ce qui n'est pas écrit…

N'est-ce pas mieux ainsi ? En effet, cela est intentionnel. Tous mes romans sont ainsi écrits. Ils n'ont de fins que celles que le lecteur va créer avec l'auteur. Je ne sais jamais ce qui adviendra de mes personnages une fois le roman terminé.
J'écris de cette manière parce que je pense que la vie des gens est ainsi faite ; l'existence de chacun de nous, qu'il soit migrant ou non, est un enchaînement de fils coupés à leurs deux bouts, à leur commencement et à leur fin. Nous vivons une époque angoissante dans laquelle nous ne pouvons plus prévoir nos destinées. Jadis, il y avait, comme dans *Le Petit Poucet*, des cailloux semés sur notre chemin qui nous permettaient de savoir d'où nous partions, vers où nous allions. Or maintenant, l'ogre est partout, et il n'y a plus de petits cailloux. Comment donc pourrais-tu concevoir autrement les personnages romanesques ?
Pour toutes ces raisons, je suis, par ailleurs, incapable de donner aucun conseil, même à mon fils. Quand il me demande s'il devrait faire telle ou telle chose, je panique. Nous vivons dans un monde bizarre.

Propos recueillis par
Tarek ABI SAMRA

COURRIER DE NUIT de Hoda Barakat, traduit de l'arabe par Philippe Vigreux, *Actes Sud, 2018, 144 p.*

Le point de vue de Julien Théron

De la nation libanaise

Quelle est donc cette nation ? De quel airain formidable est-elle forgée ? Quelle est la source qui lui permet de se dresser, haut et droit, pour affirmer la souveraineté du peuple et la légitimité de l'idée nationale ? D'où vient cette incroyable unité transcommunautaire ?

D.R.

« Vivante, vibrante et indomptable, elle avance désormais sans peur. »

Ce qui maintiendrait ce peuple ensemble, a-t-on entendu, c'est le territoire. Mais celui-ci, âprement disputé, convoité, perdu puis reconquis, ne peut-il vraiment être qu'un patchwork de baronnies, cousu par les intérêts entrelacés de chaque *zaïm* ?

Ce qui maintiendrait ce peuple ensemble, a-t-on encore entendu, c'est l'histoire. Mais s'agit-il du passé mythifié de la Phénicie, des conquêtes s'écrasant les unes contre les autres en autant de strates ? De la chape ottomane ou des clivages encouragés par la domination mandataire ? Ou bien de la révolte de 1957, de la crise de 1958, de la guerre de 1975, ou alors de la « réconciliation » de 1989 ?

Ce qui maintiendrait ce peuple ensemble, a-t-on enfin entendu, c'est justement la juxtaposition des communautés. Mais comment cette contrainte antipolitique qu'est la ségrégation identitaire peut-elle être un facteur d'unité ? Par quel mirage, par quel prodige, par quelle pirouette sémantique ?

Du Liban et d'ailleurs, a souvent été déniée la notion même de nation aux Libanais ! Elle ne pouvait pas exister, paraissait-il : territoire trop récemment constitué, incongrûment séparé de la Grande Syrie par les Européens… Elle ne pouvait être que cet objet de l'histoire, ballotté entre occident et orient, entre Sykes et Picot, entre Tel Aviv et Damas, entre un royaume wahhabite et une République islamique. Cette multitude communautaire, ontologiquement inconciliable et donc sociologiquement irréconciliable, n'aurait été qu'une foule, un tumulte, un désordre, un désaccord. Tout, sauf une nation.

Victor Hugo expliquait que « *le ciment des nations, c'est une pensée commune* ». Ni un territoire, ni l'histoire, ni une juxtaposition, donc, mais une pensée. Or, une pensée ne peut être une peur, ni une défiance. C'est une construction idéelle, un récit commun, un « *esprit général* », disait Montesquieu. Au cœur de cette pensée se rassemblent les individus, qui peuvent alors être pleinement citoyens et s'en revendiquer, autour d'un projet politique auquel l'État doit s'appliquer le plus fidèlement possible s'il veut être légitime.

Dans le sens d'Hugo, mais aussi dans celui d'Arendt ou de Sartre, ce projet est une construction volontaire, portant à la plus grande des conséquences, à savoir d'édifier en commun les libertés de chacun, dans un seul et même corps politique. La nation n'est donc pas ici un héritage identitaire, qu'il soit ethnique ou religieux, ni l'agrégation de dynasties politiques, ni même un « étant » légal constitué par une citoyenneté qui serait automatique, ou dont la transmission serait à l'inverse interdite.

Hugo va plus loin. Il y a là quatre éléments essentiels : la dimension réflexive du projet politique, la force de la volonté, une construction dynamique, ainsi que la cohésion de l'ensemble national.

Depuis un mois, l'éducation intellectuelle bat son plein, que ce soit le suivi appliqué des événements et des discours, par le don d'ouvrages politiques ou encore dans les *speakers' corners* improvisés entre le monument à la gloire des martyrs de 1916 et la statue du père Solh. Consciente, éduquée, spirituelle, cosmopolite, la nation libanaise avance ses idées avec confiance, et entend bien les appliquer.

Jour après jour, se relayent les citoyens, vigilants, afin d'empêcher les quelques timides tentatives de contrecarrer ce qui est désormais inévitable. La manipulation des peurs, l'opprobre et l'esprit de dissension peuvent certes engendrer le conflit. Néanmoins, celui-ci n'émerge pas d'en deçà, mais bien par-dessus – de là, précisément, où il y a un intérêt à réduire cette volonté collective. Mais il est trop tard pour cela, le pathos complotiste et belliciste ne dupe plus personne.

En effet, la volonté d'union est un ferment national, qui casse l'argumentaire fallacieux et manipulateur d'une impossibilité, profondément déterministe et essentialiste. Et c'est en arabe, naturellement, que cette révolution de la nation libanaise se construit, dans les mots, dans les chants et dans les cœurs car, comme continuait Hugo, « (d)*es peuples ne peuvent adhérer entre eux s'ils n'ont une même langue dont les mots circulent comme la monnaie de l'esprit de tous possédée tour à tour par chacun* ».

Enfin, les Libanais se réunissent et agissent ensemble. Pour la première fois depuis Taëf, toutes les communautés échangent, défilent, scandent, chantent et dansent en un seul corps, manifestant ainsi une unité qu'on disait impossible. Ce n'est pas la haine entre les communautés qui conduit à la guerre, c'est leur instrumentalisation antagoniste, qui a été perpétuée pour maintenir des potentats indus au sein d'un État népotiste, clientéliste et corrompu.

Contre cela, se construit désormais au Liban une « pensée commune ». Elle s'incarne dans cette superbe *thawra*, qui affirme et révèle au monde l'existence de la nation libanaise.

Son récit politique s'écrit avec abnégation, et rencontre dans son combat la réelle substance de sa citoyenneté. Vivante, vibrante et indomptable, elle avance désormais sans peur, bien décidée à se doter d'un État qui lui ressemble. La nation libanaise existe : elle marche vers l'avenir qu'elle est en train de se choisir.

* Politiste, docteur en philosophie, ancien enseignant à l'Université Saint Joseph

L'image du mois

Beyrouth, ville nue

© Ieva Saudargaité Douaihi / Beyrouth ville nue

Vu de près, de loin, de haut, de front – avec et sans ciel, avec et sans mer – tantôt sorti du paysage, tantôt au pied des montagnes, le Beyrouth de Ieva Saudargaité a ceci de rare qu'il réunit ce qui désunit nos mémoires. Il nous donne à voir, d'un même mouvement, une séquence après l'autre, la violence, la laideur, la pauvreté, l'arrogance, la vulgarité, la cassure et le charme, l'incroyable charme qui survit au chaos de cette ville; qui, partiellement, en découle. Ce tour de force tient sans doute au fait que le regard de cette femme, architecte de formation, ne prend pas possession de la ville. Elle l'approche avec un mélange de calme et de précision qui lui cède toute la place. Ni embellie, ni enlaidie. Telle qu'elle est, mais aussi telle qu'on la ressent confusément sans parvenir, faute de recul, à se la figurer toute entière. Toute nue, indestructible et cassée, conquérante, malade, à fleur de peau. Avec dans chaque image un entassement de vie d'autant plus dense et troublant qu'il ne s'y trouve pas un seul être humain. À longtemps regarder ces images grandioses et misérables d'une ville cent fois démolie, livrée à la mégalomanie et au béton, n'importe comment, aveuglément, avec par ci par là des restes d'hier qui remue dans les plaies, on mesure, comme un pouls, le fragile battement du passé dans les veines du présent. Ce n'est sans doute pas un hasard si le vocabulaire qui me vient, à propos de ces photos, est physique, médical, au plus près du corps. Dans ce travail, la photographe a dégagé le squelette, la carcasse, les entrailles de Beyrouth. Elle a écrit quelque chose dont chaque phrase – chaque image – n'est pas inoubliable isolément, mais dont le tout est implacable. Nécessaire. Que nous ayons vécu dans cette ville ou pas, que nous l'aimions ou que nous la détestions, ces photographies nous donnent les moyens de nos sentiments, de notre dégoût, de notre attachement, de nos passions. Elles nous donnent à imaginer simultanément ce qui s'est passé et ce qui se passe derrière cette foule de murs en verres, en aluminium, en béton, flambants neufs et en loques, parfois flanqués d'arcades, avec tout ce que le mot « parfois » recouvre ici de rareté, de perte sèche. Si abîmée soit-elle, la relation de la ville à la nature, à ses arbres, à ses verts, est constamment préservée. Il en résulte un double rappel : celui d'un temps révolu et celui de la magique proximité de la montagne et de la mer que l'on a tendance à oublier pour peu que l'on se trouve coincé dans une rue jonchée d'ordures et de voitures. Il y a dans cet ouvrage un sens de l'ambivalence qui est aussi une forme de respect. D'où la compatibilité, en en tournant les pages, de la tendresse, de la révolte, du désarroi et de l'impossible adieu.

J'ai eu la chance, il y a presque trente ans, en 1991, de voir six grands photographes à l'œuvre dans le centre-ville en ruines de Beyrouth. Aussi différentes que possible les unes des autres, leurs visions m'ont donné à presque toucher du doigt, ce qu'il y a d'unique dans la rencontre d'un œil et d'une chose ; à prendre la mesure, ainsi que dans toute création, du pouvoir de transformation du dehors par la réalité intérieure. Et à éprouver, grâce à l'addition de leurs génies et de leurs différences, le caractère irréductible, voire hypnotique, d'un lieu quel qu'il soit.

Le principal objectif de cette mission photographique fut atteint, à mes yeux, lorsque la même scène, la même place, la même fenêtre se mirent à vivre, côte à côte, des existences incomparables. La ville démolie se rendait à la puissance d'un regard et signifiait à tous leur impuissance à en venir à bout. Chaque interprétation ouvrait sur la possibilité d'une autre. Selon qu'elle nous était racontée par Koudelka ou Frank, Elkoury ou Basilico, Depardon ou Burri, la ville changeait de décor, de mise en scène. Son mystère était sauf.

La vision que nous propose ici Ieva Saudargaité est assez fidèle à la réalité pour tenir lieu de document et assez inventive pour fabriquer de l'âme avec des murs de fenêtres, pour extirper de la beauté à une fourrière. Il n'y a rien à faire : quels que soient l'heure, le jour, ou l'année, le mal de Beyrouth est un mal incurable qui signifie simultanément que tout est bouché et que l'horizon est à la porte. Cette chose-là est inqualifiable, les Libanais l'ont dans la peau, chacun chacune peut lui donner un nom.

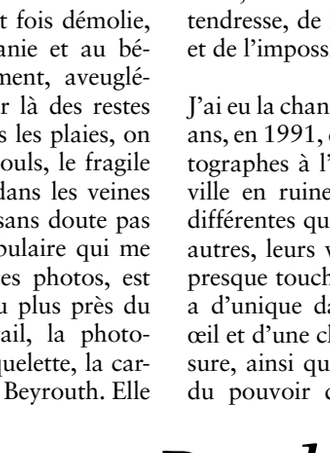
Dominique EDDÉ

BEYROUTH VILLE NUE, photographies de Ieva Saudargaité, textes de Dominique Eddé, Jad Tabet, Alexandre Medawar, *L'Orient des Livres/Medawar éditions, 2019, 24 x 30 cm, couleur, 176 p.*

Bande dessinée

De la naissance de l'(agri)culture

PENSS ET LES PLIS DU MONDE de Jérémie Moreau, *Delcourt, 2019, 232 p.*



Deux ans après *La Saga de Grimr*, récit qui se déroulait dans les immensités nautrelles de l'Islande et qui lui avait valu le Fauve d'Or au Festival international de la bande dessinée d'Angoulême en 2018, Jérémie Moreau, jeune trentenaire, revient avec un nouvel album tout aussi imprégné par les grands espaces et les décors majestueux : *Penss et les plis du monde*.

Ce titre étonnant, Jérémie Moreau le doit à une lecture passionnée de Deleuze et d'un ouvrage dans lequel le philosophe, se référant à Leibniz, décrit le monde, des nuages aux montagnes en passant par l'eau et le feu, comme un ensemble de plis. Suite à cette lecture, Jérémie Moreau ne le voit plus qu'ainsi et prête à son personnage cette obsession nouvelle.

Pour parler des choses essentielles, dans un album qu'il veut empreint de méditation, Moreau opte pour un récit se situant en Préhistoire. En ces temps, les journées sont consacrées aux considérations les plus élémentaires : la nourriture, l'amour, le froid, la mort. Ce seront les matériaux bruts, délestés du superflu, qui serviront à charpenter son scénario.

Dès l'entame du récit, le jeune Penss se démarque de son clan. Alors que ses semblables s'activent sans cesse à chasser, Penss s'isole pour observer. S'adonnant à de longues marches, il est animé par une intuition qui lui souffle à l'oreille avec insistante que contempler le monde le mènera à le comprendre et à l'apprivoiser autrement qu'en répétant les gestes et rituels instaurés par les millénaires de générations qui l'ont précédé. Pour le clan de Penss, le monde est figé. Penss le découvre mouvant, changeant.

À travers cette découverte que son personnage fait, Moreau raconte, au fond, la naissance de la culture, dans les deux sens dont le mot peut être compris. En premier lieu la naissance d'une vision amoureuse et en cela subjective du monde. Mais aussi la naissance de la culture des cultivateurs, puisque l'observation mènera Penss à percer le mystère des végétaux, de la transmission de la vie par les graines et à tenter de remplacer la chasse par la plantation d'arbres fruitiers.

Tour à tour marginal, exclu, obstiné, solitaire ou amoureux, Penss traversera le bouleversement que cette découverte provoque entre méditation et révolte, entre sagesse et coup d'éclat. Deux tendances opposées que le lecteur retrouve également dans le traitement visuel de l'album : réinvestissant la technique de l'aquarelle qu'il avait developpée sur *La Saga de Grimr*, Jérémie Moreau propose une alternance entre de belles images propices à la lente contemplation et, d'un autre côté, un dynamisme volontaire dans des planches au découpage éclaté, cousin du manga.

Sur plus de cent-vingt pages, *Penss et les plis du monde* joue parfois sur le registre du conte métaphorique (dans lequel un homme représente les hommes dans leur ensemble) et celui du récit ancré dans une réalité quotidienne et mettant en scène des individus. Discours sur le lien à la terre, l'album rappelle qu'on n'est jamais autant en harmonie avec une planète mouvante qu'en ayant soi-même le corps et l'esprit nomades.

Ralph DOUMIT

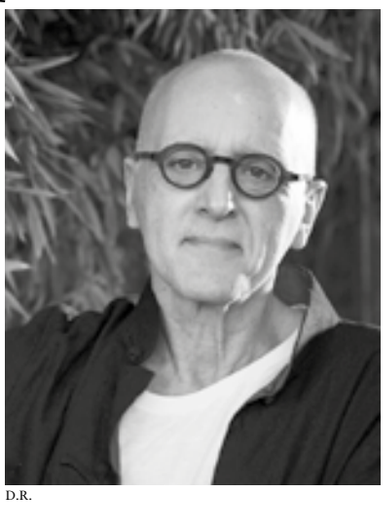
Meilleures ventes du mois à la librairie Antoine

	Auteur	Titre	Éditions
1	Jean-Paul Dubois	**TOUS LES HOMMES N'HABITENT PAS LE MONDE DE LA MÊME FAÇON**	*L'Olivier*
2	Jean-Christophe Ruffin	**LES TROIS FEMMES DU CONSUL**	*Flammarion*
3	Salma Kojok	**LE DÉRISOIRE TREMBLEMENT DES FEMMES**	*Erick Bonnier*
4	Samir Kassir	**LA GUERRE DU LIBAN**	*L'Orient des Livres/ Actes Sud*
5	Sylvain Tesson	**LA PANTHÈRE DES NEIGES**	*Gallimard*
6	Amélie Nothomb	**SOIF**	*Albin Michel*
7	Ramy Zein	**QUELQUE PART DANS LA NUIT**	*L'Harmattan*
8	Katherine Pancol	**BED BUG**	*Albin Michel*
9	Camille Ammoun	**OUGARIT**	*Inculte*
10	Ahmad Beydoun	**LIBÉRATIONS ARABES EN SOUFFRANCE**	*L'Orient des Livres/ Actes Sud*

Francophonie

Le Prix des cinq continents 2019 à Gilles Jobidon

Le Prix des cinq continents, décerné par un jury international composé d'écrivains francophones, a été décerné cette année à l'écrivain québécois Gilles Jobidon pour son roman *Le Tranquille affligé* paru aux éditions Leméac. Le livre nous transporte au XIXe siècle, à l'époque des grandes conquêtes coloniales, pour nous raconter l'histoire d'un jésuite défroqué qui va réussir à convaincre l'empereur de Chine à financer sa quête merveilleuse des secrets de fabrication d'une couleur, le noir absolu.



D.R.

Agenda

Mini-salon du livre au Kudeta
Les éditions Noir Blanc Et Caetra organisent un mini-salon du livre le dimanche 8 décembre 2019 au Kudeta Café à Badaro, de 11h à 18h, avec la participation d'une dizaine de leurs auteurs.

Adieu à...

Michel Eddé
Ancien ministre, PDG de *L'Orient-Le Jour*, ancien président de la Ligue maronite, Michel Eddé est décédé le 3 novembre 2019 à l'âge de 91 ans. L'équipe de *L'Orient littéraire* présente à sa famille ses condoléances les plus émues.

© L'Orient-le Jour

Actu

Les grands prix littéraires de l'automne 2019
Le prix Nobel de littérature (2018 et 2019) : Olga Tokarczuk et Peter Handke.
Le prix Goncourt : *Tous les hommes n'habitent pas le monde de la même façon* de Jean-Paul Dubois (L'Olivier).
Le Prix Renaudot du roman : *La Panthère des neiges* de Sylvain Tesson (Gallimard).
Le Prix Renaudot de l'essai : *(Très) cher cinéma français* d'Éric Neuhoff (Albin Michel).
Le Prix Médicis : *La Tentation* de Luc Lang (Stock).
Le Prix Médicis essai : *J'ai oublié* d'Anne Diatkine et Bulle Ogier (Le Seuil).
Le Prix Médicis étranger : *Miss Islande* d'Auour Ava Olafsdottir (Zulma).
Le Prix Femina : *Par les routes* de Sylvain Prudhomme (Gallimard).
Le Prix Femina essai : *Giono furioso* d'Emmanuelle Lambert (Stock).
Le Prix Femina étranger : *Ordesa* de Manuel Vilas (Sous-sol).
Le Prix spécial du Femina étranger a été décerné à Edna O'Brien pour l'ensemble de son œuvre.
Le Prix Interallié et le Prix Goncourt des lycéens : *Les Choses humaines* de Karine Tuil (Gallimard).
Le Grand Prix du roman de l'Académie française : *Civilizations* de Laurent Binet (Grasset).

• • • • • • • • • • • •

***Harry et Franz* récompensé**
Le Prix du Salon du livre de Chaumont 2019 a été remis le 23 novembre 2019 à Alexandre Najjar pour *Harry et Franz*, paru aux éditions Plon. Présent sur la liste du prix Interallié 2018, ce roman, désormais disponible en poche, a déjà reçu le prix Spiritualité d'aujourd'hui 2019.

Actu BD

Le Mahâbhârata
Adaptation par Jean-Marie Michaud du best-seller de Jean-Claude Carrière, *Le Mahâbhârata* reconstitue ce fameux poème épique, composé autour de seize personnages, qui fut écrit en sanskrit et initié au IVe siècle avant notre ère. Ce pavé de 440 pages, qui a nécessité trois ans de travail, est édité par Hozhoni.

• • • • • • • • • • • •

Mata Hari
Signé Gil et Paturaud, *Mata Hari* retrace l'itinéraire de la célèbre danseuse et espionne allemande et nous offre des cases d'une grande intensité graphique et d'un réalisme étonnant. Parue chez Daniel Maghen, cette biographie séduira les puristes.

• • • • • • • • • • • •

Amertume Apache
Paru le 22 novembre chez Dargaud, le dernier volume de la série *Lieutenant Bluberry*, intitulé *Amertume Apache*, est un événement puisqu'il est signé Joann Sfar, le célèbre auteur du *Chat du rabbin*, et Christophe Blain, à qui l'on doit *Quai d'Orsay*. Un album bien ficelé, qui ne trahit pas l'héritage légué par Charlier et Jean Giraud.

Sylvain Prudhomme : L'autostop comme métaphore de nos vies

Son dernier roman *Par les routes* vient d'obtenir le prestigieux Prix Femina, après avoir également été récompensé par le Prix Landernau des lecteurs et le Prix Summer de la fête du livre de Bron. Beau triplé pour Sylvain Prudhomme qui avait déjà été récompensé par le Prix Louis-Guilloux en 2012 pour *Là, avait dit Bahi*, le Prix littéraire de la Porte dorée en 2014 pour *Les Grands*, le Prix Révélation de la SGDL et le Prix François-Billetdoux en 2016 pour *Légende*.

Né en 1979, Sylvain Prudhomme a passé son enfance et son adolescence à l'étranger (Cameroun, Burundi, Niger, Île Maurice) avant de venir étudier les lettres à Paris et d'obtenir une agrégation. Il en a gardé ce goût de l'exploration, du lointain, de l'utopie, qu'on retrouve à nouveau dans son dernier roman, et cet intérêt pour « *les vies solitaires, les cabanes, les friches, les villes construites à la va-comme-je te-pousse, et la réserve de possibles qu'elles offrent* ». Il est l'auteur de huit romans et de plusieurs reportages, ainsi que de deux traductions de romans anglais. Il vit depuis quelques années à Arles. Cet éloignement de Paris, il le partage avec Sacha, le narrateur de son dernier roman qui s'ouvre sur ce départ et ce besoin de changer d'air. Mais néanmoins, il ne s'agit guère d'une autofiction et d'ailleurs, l'autostoppeur, qui est l'autre personnage essentiel de son roman – et qui ne sera jamais nommé autrement – pourrait bien emprunter lui aussi quelques traits à l'auteur. Retour sur ces deux personnages-clés et sur bien d'autres choses en compagnie de Sylvain Prudhomme, un quadragénaire lumineux aux allures d'éternel adolescent et qui en a gardé le charme et la délicatesse.

Quelle a été la source d'inspiration de votre dernier roman ou son événement déclencheur ?

Il n'y a pas d'événement déclencheur, mais plutôt une sorte d'appel récurrent, tout au long de ces dernières années, de la question de l'autostop. Au cours de l'écriture, cette question s'est transformée, a laissé place à d'autres thèmes importants mais au départ il y avait ça. L'autostop est à mon sens un condensé de presque tout de nos vies : l'abandon au hasard, les trajectoires qui se croisent, le fait de faire un bout de route avec quelqu'un puis de se séparer… J'en ai fait beaucoup dans ma vie, évidemment moins maintenant, et je suis fasciné par l'intensité des moments vécus dans les habitacles des voitures. Ça réunit beaucoup de questions que je me pose : la question des rencontres, de la fraternité entre humains, de nos vies qui se frôlent, le fait qu'il y a beaucoup de gens avec qui on pourrait passer plus de temps, chaque rencontre est comme une fenêtre qui s'ouvre sur un possible. J'avais envie de mettre ça au cœur d'un roman et ce sont des thèmes qui étaient déjà présents dans la plupart de mes livres.

> « L'autostop pose en filigrane la question de l'hospitalité, puisqu'il s'agit ici d'ouvrir sa porte à quelqu'un qui nous est totalement inconnu. »

Mais aviez-vous conscience du caractère désuet de cette pratique et de son décalage avec nos vies actuelles, avec le monde quelque peu tragique dans lequel on vit ?

Oui, tout à fait, j'avais conscience de cette « ringardise » mais je dirais que c'est cela qui donne de la force à mon sujet. Je voulais réaffirmer ça avec le côté donquichottesque de l'autostoppeur ; il est quelqu'un qui se trompe d'époque et qui, de ce fait, réinterroge la nôtre. L'autostop pose en filigrane la question de l'hospitalité, puisqu'il s'agit ici d'ouvrir sa porte à quelqu'un qui nous est totalement inconnu. L'habitacle est comme la métaphore du monde idéal et confortable qu'on peut se construire, on y a à portée de main la musique que l'on aime, les radios qu'on a envie d'écouter, rien ne vient nous bousculer. Donc ouvrir sa porte, c'est s'arracher à ce confort-là. C'est évidemment lié à la question très actuelle de l'accueil de l'autre.
Mon parti-pris est utopiste : il y a toujours des gens qui ouvrent leur porte à l'autostoppeur et dans le roman, ça se passe toujours bien. J'avais envie de dire ça, que ce n'est pas vrai que la peur domine les comportements, qu'il y a toujours des gens qui ouvrent leur porte et qui restent curieux de l'autre. J'ai refait de l'autostop au cours de l'écriture, j'en ai fait aussi pour un reportage, j'ai voyagé le long de la frontière entre les USA et là, j'étais avec les vrais déshérités, donc c'était plus dur, mais néanmoins, il y avait toujours des gens qui me prenaient. L'envie de rendre service, la curiosité pour autrui, ne disparaîtront jamais. On a

© Denis Rouvre

tendance aujourd'hui à mettre les gens dans des boîtes, à les catégoriser, mais ceux qui prennent les autostoppeurs sont impossibles à définir, ils sont tellement différents les uns des autres, en âge, en idées politiques, en catégories socio-professionnelles. Et ils ont ça en commun : ils ouvrent leur porte.

Et donc le projet de l'autostoppeur, c'est cette utopie, c'est réunir tous ceux qui lui ont ouvert leur porte, c'est les inviter à la grande fête finale qu'il organise ?

Je ne sais pas s'il avait ce projet dès le départ. Je voulais que ce soit un personnage limite, qu'on se pose des questions à son sujet, qu'il reste un peu mystérieux. C'est quelqu'un qui est déchiré entre l'amour qu'il porte à ses proches et ce désir utopiste, ce projet de fête qui fait d'ailleurs basculer le roman du côté du rêve, voire du conte. Le roman permet cette sorte de pacte avec le lecteur : abandonner la vraisemblance, l'emmener vers le rêve.

> « On se déplace beaucoup mais sans s'arrêter, sans voir. »

On a le sentiment qu'il y a un peu de vous dans chacun des deux personnages, Sacha et l'autostoppeur ?

Oui, bien sûr. Avec Sacha qui est écrivain, la proximité paraît plus évidente mais il est sans attaches – alors que j'ai une compagne et deux enfants – et beaucoup plus immobile que je ne le suis. C'était assez neuf pour moi d'écrire à la première personne et de travailler les décalages que ça instaure. Le « je » permet un jeu entre distance et proximité, ouvre beaucoup de possibles et c'était jubilatoire. Je n'avais jamais osé écrire au « je » avant. Mais il y a beaucoup de moi dans l'autostoppeur aussi et j'imagine que cette dualité existe en beaucoup d'entre nous, entre la part voyageuse et l'enracinement, entre l'envie de construire et d'être fidèle à ceux avec qui on a construit et le désir de liberté, liberté de partir, disponibilité au présent et à ce qui vient. Donc ce roman est en quelque sorte un autoportrait dédoublé, qui dit le déchirement ou plutôt le dialogue entre deux parts de nous-même.

Ce qui est étonnant avec l'autostoppeur, c'est qu'il est repris par le démon des routes mais c'est moins le voyage qui l'intéresse que la rencontre, ce qui se passe dans la voiture et non dehors.

C'est vrai. Et ça rejoint la question des vies qui se frôlent avant de se séparer. Quand on est en voiture et que la discussion s'engage, on ne regarde plus le paysage, c'est l'échange avec l'autre et cette intensité-là qui prennent le dessus. On se livre, on se dit beaucoup de choses, parfois des confidences et ça n'a pas de conséquence parce qu'on sait qu'on va se quitter. Et le monde défile à l'extérieur, les paysages glissent, le territoire est traversé et on n'en voit que très peu de choses, des panneaux qui signalent des monuments ou des villes où on n'ira pas, des aires d'autoroutes, des arbres, des lieux qu'on effleure. C'est la même chose quand on prend le TGV. Je revendique de raconter la France comme énormément de gens la voient aujourd'hui, des gens qui la traversent sans s'arrêter ou seulement dans les aires aménagées. Tout cela fait référence à ce que l'on nomme la diagonale du vide, à la désertification des campagnes, à la disparition du rapport à la nature. On se déplace beaucoup mais sans s'arrêter, sans voir.

Mais finalement, pourquoi l'autostoppeur part-il ? Pourquoi détruit-il son bonheur ? Qu'est-ce qui le hante ?

Oui, en effet, c'est bien ça la question. Je ne voulais pas de quelqu'un qui ne supporte plus sa vie, qui en est chassé. Là, c'est quelqu'un qui est appelé par autre chose, mais quoi, cela reste un mystère et je n'ai pas la réponse. Il y a sans doute une dimension d'autodestruction dans ce choix, la peur du bonheur. C'est parce que je t'aime que je te quitte, dit la chanson de Barbara. Partir avant que le bonheur ne s'use.

Il y a dans l'écriture de ce roman une simplicité, une épuration qui frappe.

J'avais envie d'un livre comme ça. Les phrases sont plus brèves que dans mes livres précédents. Dans la forme aussi, j'ai voulu quelque chose de plus resserré, plus linéaire, avec peu de personnages, des chapitres brefs. J'ai beaucoup coupé, certaines histoires me sont apparues comme périphériques lorsque j'ai compris que le cœur de ce roman résidait dans les interactions entre les trois personnages principaux, Sacha, l'autostoppeur et Marie son épouse. Et pourtant j'adore Claude Simon, son écriture très travaillée et qui ne lâche rien, sa volonté de ne renoncer à aucune nuance, d'où sa phrase qui se ramifie, tâtonne, se reprend… Mais là, j'ai visé la limpidité d'un conte. J'avais aussi envie de retrouver de la liberté, de n'écouter que moi. Dans mes ouvrages précédents, j'avais amassé une matière documentaire considérable, des gens m'avaient livré des récits et je me sentais redevable, j'avais comme une dette vis-à-vis de cette matière. Ici, les personnages me sont très proches, leurs questions sont celles de ma vie. Je voulais écrire au plus proche de moi-même. La liberté, ça peut faire peur, on se met en danger.

> « La liberté, ça peut faire peur, on se met en danger. Essayons ça ! »

Mais je me suis dit pourquoi pas ? Essayons ça !

Vous évoquez la bibliothèque de Sacha et vous citez les livres qu'il a transportés avec lui lors de son déménagement. Ces livres ont-ils joué un rôle dans l'écriture de ce roman ?

Les livres de Sacha sont les livres qui me sont chers et qui m'ont toujours accompagné depuis que j'écris. Ce sont les livres qui m'ont construit : Thomas Bernhard, *Les Géorgiques* de Claude Simon, Garcia Marquez, Vila-Matas, ou *Pour un Malherbe* de Francis Ponge qu'il me suffit de reparcourir les jours où je suis découragé pour me sentir revigoré. Mais le livre qui a eu un rôle particulier pour ce roman-ci est celui que Marie traduit de l'italien, *Les Promesses* de Marco Lodoli, et en particulier la troisième partie qui s'intitule « *Vapore* ». Et ce en raison du personnage de magicien nommé Vapore qui casse tout et qui part, un personnage un peu foireux mais qui, parce qu'il est magicien, parvient à rendre belles les choses. C'est un livre bouleversant, qui parle de quelqu'un qui part alors qu'il aime profondément sa femme et son fils.

Le sujet du livre c'est aussi le temps…

Oui, la question du temps est centrale pour moi et me fait beaucoup écrire. Le temps nous mange, le temps est un ogre dévorant. On est bien obligés de dire « Amen », de donner notre assentiment à la vie qui va, d'accepter le vieillissement, la mort. Ce mouvement de l'assentiment me bouleverse, c'est une forme de sagesse, l'acceptation de la vie, mais qui garde ouverte la possibilité du bonheur. Je me rappelle mon émotion en découvrant l'exergue de la dernière partie du *Jardin des plantes*, de Claude Simon. Une citation de Flaubert qui m'avait bouleversé, choisie par un homme qui se sait en train d'écrire le dernier chapitre de ce qui sera probablement son dernier livre, sorte de regard rétrospectif sur quatre-vingts ans de vie, d'écriture, de batailles : « *Avec les pas du temps. Avec ses pas gigantesques d'infernal géant.* »

Propos recueillis par
Georgia MAKHLOUF

PAR LES ROUTES de Sylvain Prudhomme, *Gallimard, 2019, 304 p.*

Roman

Un continent de violences

LES CHOSES HUMAINES de Karine Tuil, *Gallimard, 2019, 342 p.*

Récompensée tout récemment par le Prix Interallié et le Prix Goncourt des lycéens 2019 pour son roman *Les Choses humaines*, Karine Tuil creuse un sillon désormais devenu original dans la production contemporaine. Elle ne se nourrit pas de l'autofiction, ne cherche jamais à écrire « *autour de son nombril* », bien au contraire. Karine Tuil est une « *raconteuse d'histoires* », mais elle est aussi une spectatrice du monde sur lequel elle pose un regard toujours aigu, sans jugement apparent, cru. D'aucuns diront qu'elle plonge sa plume dans le plomb fondu et qu'elle tire à vue. C'est le cas et c'est cela qui donne tout leur sel à ses romans qui sont autant de chants polyphoniques, pleins de personnages incarnés qui aiment, souffrent, tuent, frappent avec leurs bras ou leurs mots. Rien n'est serein dans les romans de Karine Tuil. Tout semble vrai, plausible, car tout est construit autour de l'actualité, tout fait chair. C'est en ce sens que *Les Choses humaines* est une véritable histoire de la violence, de la violence du monde, de la violence qui nous habite tous et offre au lecteur une opportunité, celle de pénétrer un univers proche de lui, différent, romanesque et familier. Les amateurs ont déjà éprouvé ce sentiment, notamment avec ses deux derniers romans *L'Invention de nos vies* et *L'Insouciance* qui l'emportaient dans notre monde pourvoyeur de mensonges, de guerres, de la difficile réadaptation vécue par les soldats blessés au front en Afghanistan.

D.R.

Pour ce nouveau roman, l'auteure s'est inspirée d'une histoire vraie, l'affaire de viol dite « de Stanford »* en 2016. Pour ce faire, elle a assisté à des procès d'Assises en France qui lui ont permis de mieux appréhender le fonctionnement de la justice, la mise à nu de tous ses acteurs, le rapport à la réalité la plus crue qui prend une dimension mythologique entre les murs des palais de justice. Le lecteur pourra s'amuser à trouver des clés dans ce roman, à décrypter des personnalités existantes derrière certains protagonistes, mais est-ce vraiment important ? Le plaisir de lecture, la découverte d'un monde, l'interrogation et le doute permanent l'emporteront dans ce livre foisonnant d'intrigues et de personnages toujours remarquablement structurés.

Karine Tuil possède ce grand talent de laisser le lecteur en apesanteur, incapable de trancher sur la vérité des faits. Mila s'est-elle laissée abuser ou assiste-t-on là au procès d'une classe sociale trop puissante ? Dans ce pugilat « *parole contre parole* », « *fait contre fait* », alors que toute l'intrigue du roman repose sur cet acte de pure violence, il est difficile de prendre part, d'accepter l'horreur qu'a pu subir Mila. C'est un texte violent que nous brode Karin Tuil, une histoire sanguinolente, qui mêle le sexe, l'argent et le pouvoir, tout ce qui anime une société humaine désormais soumise à la religion matérialiste. Il se lit comme un feuilleton, qui accroche le lecteur et dont la fin nous rappelle et nous ramène tous à notre condition.

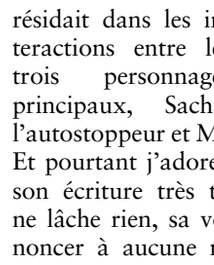
« *C'était l'ordre des choses. On naissait, on mourait ; entre les deux, avec un peu de chance, on aimait, on était aimé, cela ne durait pas, tôt ou tard, on finissait par être remplacé. Il n'y avait pas à se révolter, c'était le cours invariable des choses humaines.* » Et l'on referme ce livre en attendant impatiemment le prochain qui nous mènera inévitablement dans une nouvelle exploration de la violence humaine et des rapports qui nous animent, nous tuant à petit feu.

Laurent Borderie

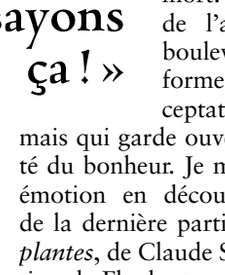
*En 2016, Brock Turner est condamné à seulement 6 mois de prison dont trois fermes pour agression sexuelle sur une personne vulnérable, en état d'ébriété, une décision que le juge avait justifiée par « l'impact profond » qu'aurait eu une peine plus longue sur lui.

Prix littéraires

Jean-Paul Dubois et Luc Lang, heureux lauréats


© Xavier De Fenoyl

Jean-Paul Dubois est l'heureux lauréat du Prix Goncourt 2019 pour *Tous les hommes n'habitent pas le monde de la même façon*. Au micro de Léa Salamé au lendemain de sa consécration, cet écrivain discret et « *d'un naturel pessimiste* », tel qu'il se décrit lui-même, a reconnu que cette récompense lui avait apporté du bonheur, mais qu'il retournerait à sa vie telle qu'il l'avait toujours menée, sans changement majeur. Néanmoins, il apprécie « *la liberté augmentée* » que lui apporte ce prix, lui qui a toujours souhaité être « *propriétaire de sa vie et non locataire* ». À propos de son personnage principal, il souligne sa lucidité, sa cohérence, sa bienveillance, quand bien même ses choix l'ont mené vers la perte, perte de son travail, de son statut social et même de la femme aimée. La vie, dit-il, est « *un long processus de perte* », l'essentiel étant, lorsqu'on se retourne sur le chemin parcouru, d'avoir la certitude qu'on y a fait


© Roberto Frankenberg

ce que l'on avait à faire. Dubois partage avec Luc Lang, lauréat du Prix Médicis, la perception aigüe de la fin d'un monde, d'un monde dans lequel ils se reconnaissent de moins en moins. « *Le monde qui monte contient peu de promesses, si j'ose dire, à part celle d'un enrichissement démesuré et hors échelle humaine et les désastres sociaux et écologiques que l'on connaît.* » affirme Luc Lang. *La Tentation*, son roman récemment primé, est une magnifique histoire familiale marquée par la folie, la violence et la trahison. Lang occupe une place à part dans la littérature française contemporaine, lui qui se sent plus proche de quelques grands écrivains américains avec qui il partage l'amour des grands espaces et l'attention à la matérialité des gestes et des paysages.

Retrouvez la chronique de l'ouvrage de Jean-Paul Dubois et notre entretien avec Luc Lang dans *L'Orient littéraire* d'octobre 2019.

Secrets de femmes dans les replis des contes

PERLES EN BRANCHES de Najla Jraissaty Khoury, traduit de l'arabe par Georgia Makhlouf, *Sindbad/Actes Sud, 2019, 256 p.*

« *Il était une fois, ou peut-être pas.* » Cette traduction audacieuse de la formule rituelle « *Kan ya ma kan* », par laquelle commencent les contes véhiculés de génération en génération par la tradition orale, prépare d'emblée à une double lecture. Cette invitation à chercher le faux dans le vrai et inversement, ou encore la double vérité ou le double mensonge qui s'annulent, est déjà un indice pour aider au décryptage du récit caché derrière le récit.

« *Sandouq el-Ferjeh* » (ou boîte à images) qui avait pour but d'apporter un peu de divertissement aux camps de réfugiés et villages isolés pendant les longues années de la guerre civile libanaise. « *Nos spectacles étaient essentiellement basés sur les contes de la tradition orale. Je sillonnais le pays à leur recherche. Ce n'était pas chose facile. La narration était souvent confuse, la mémoire défaillante, les comptines incomplètes* », souligne-t-elle. De fil en aiguille, l'auteure s'attèle à consigner ces contes qui ont souvent une base commune mais dont chaque région présente une variante. Par-dessus tout, elle constate que les femmes qui les récitent sont beaucoup plus à l'aise de le faire en l'absence d'un public non-initié, notamment d'enfants à qui l'on croit à tort qu'ils sont initialement destinés.

Ces contes sont de véritables récits révolutionnaires contre le patriarcat.

Dès le préambule, Najla Jraissaty Khoury confie au lecteur la genèse de ce recueil, parti d'un projet de théâtre populaire itinérant,

Car oui, en recueillant ces rhapsodies auprès de groupes de femmes des campagnes et des confins, Najla Jraissaty Khoury constate rires et chuchotements et ne tarde pas à comprendre que ces contes sont de véritables récits révolutionnaires contre le patriarcat qui confine les femmes dans un rôle secondaire et soumis, et leurs connotations sexuelles se font de plus en plus évidentes. « *Jusqu'au milieu du XX^e siècle, la structure sociale du Levant, ou* Bilad ash-Sham

D.R.

(Liban, Syrie et Palestine) privilégiait les hommes. Les femmes étaient confinées au foyer. Les hommes allaient au café écouter le hakawati *conter ses épopées devant un auditoire strictement masculin. Une fois le ménage terminé et les enfants couchés, les femmes se retrouvaient entre elles, sans télévision, et se racontaient des histoires, histoires où les hommes sont dépendants des femmes, où elles sont plus intelligentes et plus futées qu'eux, où elles sont les véritables héroïnes, ne serait-ce que par leur patience face à l'oppression* », explique-t-elle.

Mêlant le fantastique et le magique à des repères – personnages ou commerces – connus et contemporains du public, ce qui est et ce qui n'est pas se confondent, injectant la fiction de réalisme et enveloppant d'un halo irréel les repères familiers. À la manière des feuilletons, les contes, nous dit l'auteure, commencent par un « lit » : une histoire familière, toujours la même, d'un jeune marchand appâté par une vieille femme qui lui parle d'une jeune fille à la beauté incomparable. Il part à la conquête de cette dernière, prêt à subir toutes les épreuves mais, trop découragé, ne reconnaît pas la belle alors même que celle-ci lui demande de la laisser poser la tête sur ses genoux. Une bonne paire de claques le renvoie à sa banale routine de marchand. Quelle leçon ! Et la suite est de la même eau, castratrice envers tout prétendant qui ne saurait se mettre à la hauteur des attentes de la belle du conte, et cruelle envers ses « méchantes » rivales, fussent-elles ses sœurs.

Précieuse archive de la mémoire populaire, ce recueil offre une lecture aussi réjouissante que régressive. La restitution de ce texte en français, à quatre mains si l'on compte celles de la traductrice, est en soi un exploit. Georgia Makhlouf révèle en effet que c'est au prix de nombreuses discussions qu'ont fini par être conciliées la valeur patrimoniale et anthropologique des contes recherchés par l'auteure et « *le plaisir de la langue, le jeu des sonorités, la fluidité du texte* » recherchés par la traductrice.

FIFI ABOU DIB

Poème d'ici

DE ZAGHLOUL EL-DAMOUR

D.R.

Joseph el-Hachem, surnommé Zaghloul el-Damour, est né en 1925 à Bouchrié. Son père, originaire du Damour, était désigné par « el-Damouri ». La naissance de Zaghloul en tant que zajaliste a lieu à l'âge de neuf ans dans le Chouf où il passe ses vacances d'été. Lors de sa première joute, il reçoit le surnom de Zaghloul ou petit oiseau.
Il fonde sa première troupe en 1945 et s'entoure de quatre poètes, contribuant ainsi à donner vie à la deuxième génération de zajalistes après Chahrour el-Wadi, le maître du *zajal* auquel on doit les lois du genre au Liban. Surnommé le Sinbad du *zajal* libanais, les tournées de Zaghloul le mènent en Amérique du Sud, en Afrique et dans les pays arabes. Il est le premier à faire du *zajal* à la télévision dès le milieu des années soixante. Avec lui advient un âge d'or du *zajal* et de ses joutes oratoires enflammées durant lesquelles s'affrontent deux poètes, ou deux équipes de zajalistes dans des duels émotionnels et impitoyables.
Dans les années 70, Zaghloul cofonde et dirige avec Zein Shouaib *Al-Masrah*, revue entièrement dédiée au *zajal*. Ensemble ils publient divers ouvrages de *zajal* dont *Khamsoun sana ma' al-Shi'r al-zajali* (1995), et *Omr wa safar* (2005). Zaghloul el-Damour est décédé fin janvier 2018 à l'âge de 93 ans à Zalka.

Notre pays

« (…)
Notre pays, avant qu'il
disparaisse, rattrapez-le
Après, à quoi ça nous servira de
le regretter ?
Allez à l'attaque et n'économisez
pas vos bras
Pour que nous puissions vivre
tous en paix
(…)
La terre, ce sont nos ancêtres qui
l'ont construite
Si nous l'abandonnons, ce sera
notre faute
Vraiment, il faut que les gens le
sachent
Celui qui ne préserve pas la
dignité de son pays
Il vivra toute sa vie sans honneur

Nous ne sommes pas des
kidnappeurs ou des criminels
Ni des cruels, à casser des
bouteilles
Ni à faire feu ou arracher les
décisions
A la pointe de la lance ou au fil
de l'épée yéménite
Ni à plonger les astres dans un
nuage de sang
Ni à ramasser les crânes sur un
plateau
Ni à créer une guerre permanente
Ni à joncher les routes de
cadavres
Nous sommes venus pour
réveiller celui qui dormait
Avec des mélodies et des paroles
sonnantes
(…)
Dieu m'a créé artiste
De mon état je ne suis pas
défectueux
Je chante et je parle dans mille
langues
Je ne flotte pas dans un peu d'eau
Si les Américains essayaient de
me séduire
Avec tout l'argent du monde
Je ne leur donnerais du Liban
Pas même deux poignées de nos
mûres
Je n'oublie pas la besace du
berger
Ni le sarwal, ni le tarbouch
Ni le bonnet en feutre
Dont mon grand-père était fier »

Traduit de l'arabe par Jean Lambert

Pléiade

Joris-Karl Huysmans entre dans la Pléiade

ROMANS ET NOUVELLES de Joris-Karl Huysmans, *Gallimard, « La Pléiade », 2019, 1856 p.*

Joris-Karl Huysmans (1848-1907) entre (enfin !) dans la Pléiade. Une certaine critique a voulu reléguer Huysmans dans la cohorte des écrivains fin de siècle, appelés « décadents ». Rien n'est plus faux. Pierre Jourde et André Guyaux, directeurs de cette édition, le montrent assez dans leurs annotations. Huysmans, en effet, c'est un style remarquable, une œuvre originale, à (re)découvrir absolument.

***À rebours* ne raconte pas une histoire, mais une névrose.**

Ses livres sont le reflet de sa vie. Huysmans sera toujours, sous des noms différents, le héros de ses histoires, comme en témoignent les neufs romans et nouvelles regroupés ici et qui, peu à peu, évoluent, changent de nature, en même temps que leur auteur. Il faut donc savoir qui il était pour comprendre son œuvre.

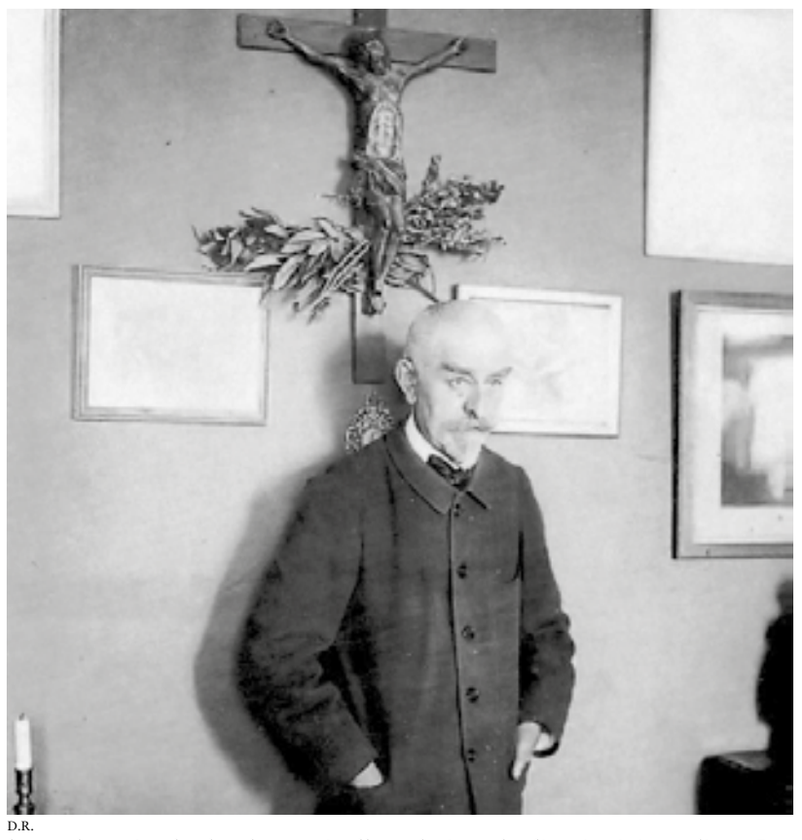
Huysmans est d'abord un disciple de Zola. Son premier roman *Marthe, histoire d'une fille* publié la même année (1876) que *L'Assommoir*, raconte la vie misérable d'une prostituée. Mais déjà Huysmans diffère des autres réalistes : « *Elle regardait avec hébétement les poses étranges de ses camarades, des beautés falotes et vulgaires, des caillettes agaçantes, des hommasses et des maigriottes, étendues sur le ventre, la tête dans les mains, accroupies comme des chiennes, sur un tabouret, accrochées, comme des oripeaux, sur des coins de divans, les cheveux édifiés de toutes sortes : spirales ondées, frisons crêpelés, boucles rondissantes, chignons gigantesques, constellés de marguerites blanches et rouges, de torsades de fausses perles, crinières noires ou blondes, pommadées ou poudrées d'une neige de riz.* »

Ce qui frappe immédiatement, c'est la longueur de la phrase, l'accumulation de mots choisis et précis et dont l'énumération apparaît comme la volonté d'épaissir le réel, jusqu'à faire suffoquer le lecteur, afin qu'il sente la laideur de la scène. À noter que Huysmans aime les mots, rares si possible, anciens ou argotiques. C'est un plaisir de les lire dans ce recueil, avec en bas de page leur « traduction » moderne. Ainsi « anonchalie » signifie engourdie, « loffiat » voyou, etc.

Zola a été capable de décrire la joie de vivre dans ses œuvres. Pas Huysmans, homme résolument pessimiste. Fonctionnaire au ministère de l'Intérieur, sans fortune, il maudira toute sa vie le sort qui l'empêche de vivre entièrement sa passion. Célibataire, il est familier des amours tarifés et mange dans les gargotes. Dans *À vau-l'eau*, il raconte les errances d'un employé désespéré, à travers Paris, pour trouver un restaurant correct. Cette désespérance tiède, banale, serait pour le lecteur peu « comestible », s'il n'y avait derrière le style flamboyant et la description de la médiocrité humaine, une cocasserie cinglante, un humour noir irrésistible : « *Avec ses 237 fr. 40 c. par mois, jamais il n'avait pu s'installer dans un logement commode, prendre une bonne, se régaler, les pieds au chaud, dans des pantoufles ; un essai malheureux tenté, un jour de lassitude, en dépit de toute vraisemblance, de tout bon sens, avait été d'ailleurs décisif et, au bout de deux mois, il avait dû naviguer de nouveau, au travers des restaurants, s'estimant encore satisfait d'être débarrassé de sa femme de ménage, madame Chabanel, une vieillesse haute de six pieds, aux lèvres velues et aux yeux obscènes plantés au-dessus de bajoues flasques.* »

En 1884, Huysmans, persuadé de l'impasse où le conduit le naturalisme trop limité dans ses objectifs, publie *À rebours*, grand livre qui suscitera l'admiration de Valéry, Gracq, Oscar Wilde, et de tant d'autres… Car ce roman est unique en son genre. Il ne raconte pas une histoire, mais une névrose. Un seul personnage dans ce roman, un aristocrate richissime du nom de Des Esseintes qui, dégoûté du monde, comme Huysmans, décide de s'enfermer dans une maison pour ne plus le voir.

Le monde étant affreux, les hommes tout autant médiocres,



D.R.

la seule voie du bonheur, si elle existe, ne peut être que dans le refus obstiné de la réalité, dans l'art : « *Anywhere out of the world* » selon le mot de Baudelaire cité par Huysmans.

Ce qui est naturel est abominable, il faut donc l'apprêt, le rare, une beauté exigeante née de l'artifice. Pour fleurir ses appartements, les fleurs naturelles doivent ainsi imiter les fleurs artificielles. En littérature, il faut d'obscurs ouvrages latins de l'antiquité tardive. Les animaux ne sont acceptables que dénaturés : Des Esseintes fera sertir de pierres rares la carapace d'une tortue qui en mourra. On suit, fascinés, cette folie qui dévore le héros et aboutira à un échec inévitable. Après avoir lu cet étrange texte, Barbey d'Aurevilly déclara que Huysmans n'avait plus que le choix entre « *la bouche d'un pistolet* » ou « *les pieds de la Croix* ».

Huysmans choisira la foi. Ses romans en témoignent, appartenant eux-mêmes, sans doute, au processus de sa conversion. Inaugurant le cycle de Durtal, nom de son nouvel héros, il raconte en quatre volumes son attirance religieuse et ce qu'elle implique. La Pléiade n'en republie que les deux premiers. *Là-bas* explore le Mal, le satanisme à Paris. *En route* qui le suit est sans doute le meilleur, cette fois plus simple dans son style et dans son contenu que les précédents ouvrages.

Huysmans y laisse enfin éclater, on ne dira pas son bonheur, c'était impossible, mais une forme d'apaisement, même s'il peste contre la liturgie décadente de l'Église. C'est au monastère où il se réfugie que Durtal, alias Huysmans, se convertira. Quittant La Trappe, Durtal s'exclame : « *Si ceux-là, reprit-il, pensant à ces écrivains qu'il lui serait sans doute difficile de ne pas revoir, si ceux-là savaient combien ils sont inférieurs au dernier des convers ! S'ils pouvaient s'imaginer combien l'ébriété divine d'un porcher de la Trappe m'intéresse plus que toutes leurs conversations et que tous leurs livres ! Ah ! vivre, vivre à l'ombre des prières de l'humble Siméon, Seigneur !* »

Atteint d'un cancer de la langue, Huysmans meurt dans la souffrance en 1907. Il dira ces mots : « *La Vierge m'attend.* » Peut-être avait-il atteint enfin la plénitude.

HERVÉ BEL

Publicité

Laure Adler : « Je me sens africaine ! »

Femme de radio, Laure Adler est une des grandes voix du service public français, à France Culture puis France-Inter, depuis plus de 40 ans. Femme engagée à gauche, pionnière du féminisme, elle a exercé un certain nombre de fonctions, dans les domaines politique (elle a été conseillère culturelle de François Mitterrand à l'Elysée de 1989 à 1993) et culturel : elle a notamment dirigé France Culture de 1999 à 2005. Elle est aujourd'hui présidente de la Commission scénarios au Centre national du cinéma. Éditrice, écrivain, elle est l'auteur de nombreux ouvrages consacrés majoritairement à des femmes (comme Marguerite Duras), mais aussi à François Mitterrand, de recueils d'entretiens et de livres d'histoire. Avec *Les femmes qui lisent sont dangereuses*, elle a inauguré chez Flammarion une collection de volumes thématiques et chronologiques rassemblant un certain nombre de créatrices, passées et actuelles. La voici qui s'intéresse aux artistes, toujours « dangereuses ». 67 d'entre elles, peintres, sculpteurs, photographes, vidéastes, de la Renaissance (Sofonisba Anguissola) à nos jours (Lola Gonzalez, née en 1988), avec quelques stars (Frida Kahlo, Tamara de Lempicka, toutes les grandes surréalistes), différents pays représentés, et en particulier le Liban : on y trouve par exemple Etel Adnan, née en 1925 à Beyrouth où elle a beaucoup vécu et travaillé, et Mona Hatoum, née en 1952 à Beyrouth dans une famille d'exilés palestiniens, avant de s'installer à Londres au moment de la guerre civile. On peut leur adjoindre la plasticienne française Sophie Ristelhueber, à la croisée de la photographie et de la vidéo, qui a beaucoup travaillé autour des images de l'attentat qui a coûté la vie à Rafic Hariri, le 14 février 2005.

Sur son parcours, son travail, ses attentes, elle s'est livrée avec beaucoup de spontanéité pour *L'Orient littéraire*.

Votre continent c'est l'Afrique ?

Absolument. Je me sens africaine, pas française ! De par mes sensations, perceptions, notamment des odeurs. Lorsqu'il pleut à Paris, je pense aux pluies tropicales, je sens encore la latérite. Ici, je me sens « exilée ». Et je vis encore pieds nus, comme là-bas. Même si je suis née à Caen, en 1950, parce que ma mère voulait accoucher dans sa famille – j'étais son premier enfant – je suis partie toute petite, à douze jours, pour la Guinée-Conakry. Mon père était ingénieur agronome, aux Potasses d'Alsace. Il avait été envoyé en poste à Conakry. Mes parents se sont mariés en Afrique. J'étais la fille, aînée de trois, un peu garçonne. J'ai été élevée par des *boys*, dont M. Wait, un Wolof, qui m'ont appris les rites, la cosmologie, le rapport à la terre. Mon père, qui travaillait aussi comme chercheur pour l'Orstom, m'emmenait avec lui dans la brousse, afin de connaître l'écosystème. Mes parents n'étaient pas de ces Blancs arrogants qui venaient « faire du CFA ». Ils étaient plutôt tiers-mondistes. J'ai défilé avec eux en faveur du président Sékou Touré qui, en 1958, a imposé à la France et à De Gaulle l'indépendance de son pays. Ensuite, ça a mal tourné, il est devenu un dictateur. Puis les autorités françaises nous ont fait partir, nous arrachant à cette terre.

Vous êtes demeurée en Afrique jusqu'en 1967. Vous aviez dix-sept ans. Quels souvenirs en gardez-vous ?

Oui, après la Guinée, nous sommes partis nous installer en Côte d'Ivoire, à Abidjan. C'était le moment des indépendances. Je me suis éveillée à la citoyenneté. J'étais élève dans un lycée modèle qui pratiquait la politique des quotas : 50 % d'Ivoiriens, 50 % de Français. On n'apprenait pas « *nos ancêtres les Gaulois* », mais l'histoire de l'Afrique. J'ai aussi appris un peu de sérère, et un peu de wolof. En 1967, le retour définitif en France a été un déchirement. Pensez : je passais d'une île sauvage au large d'Abidjan à Clermont-Ferrand, où mon père avait été muté. Il y vit

D.R.

encore, d'ailleurs, avec ma mère. Il a 97 ans.

Comment s'est passée votre intégration ?

Mal. À Clermont-Ferrand, j'étais paumée. J'étais élève au Lycée Jeanne d'Arc, un lycée de filles très strict. Les garçons, eux, étaient à Blaise-Pascal. Une personne m'a sauvé la vie : André Gide ! Avec deux copines, qui sont restées mes amies depuis, nous lisions avec passion, à la récréation, *Les Nourritures terrestres*. Nous connaissions le texte par cœur. Je suis tombée amoureuse de Nathanaël… Et puis j'ai été virée. J'ai raté mon bac en 1967. Et puis Mai 68 a commencé, à Blaise-Pascal. Ce fut pour moi une révolution dans tous les sens. J'ai découvert la communauté, la sexualité, la solidarité. Et aussi la littérature : Sartre, Beauvoir, Duras, nos idoles.

Quand découvrez-vous le féminisme ?

Dès les années 70. Les groupes d'extrême-gauche, où je militais, étaient très machistes. Le MLF est né de la contestation du statut des femmes dans ces groupes de gauchistes. C'est l'époque où j'étais prof de philo. Ensuite, grâce à l'une de mes vieilles copines, secrétaire à France Culture, j'y ai fait un remplacement. 42 ans plus tard, j'y suis encore. Je suis la plus vieille, la « vétérane ». Un vieux doudou de « l'ancien monde » pour conjurer la modernité.

Comment entrez-vous en politique ?

Depuis les indépendances africaines, je me méfiais de la gauche institutionnelle et même de François Mitterrand, qui n'y était pas, à l'époque, très favorable. Et puis je lui vouais une sorte de rancune personnelle, parce que c'est à cause d'une de ses réformes que mes études de médecine avaient échoué. Je m'étais réfugiée dans l'analyse et la psychanalyse, je suivais les séminaires de Deleuze, Foucault, Barthes, Lacan… Je n'ai jamais été encartée au parti socialiste, mais c'étaient mes amis. Je me suis réjouie de l'élection de François Mitterrand à la présidence de la République, en 1981. Mais je n'aurais jamais imaginé que je le rencontrerais plus tard. C'est en 1986 que l'Élysée m'a appelée pour me proposer de devenir sa conseillère culturelle. Je n'ai toujours pas compris pourquoi ! La première fois, j'ai refusé. J'étais éditrice chez Plon, je travaillais à Canal plus. Puis j'ai accepté.

Vous avez aussi refusé, plus récemment, le ministère de la Culture ?

Oui, sous François Hollande, que je connaissais depuis longtemps. Il m'a fait appeler par quelqu'un que je ne connaissais pas. J'ai cru à un canular. Et je me réjouis qu'il ait choisi, à « ma » place, Fleur Pellerin, qui y a déployé une énergie formidable.

Quel souvenir conservez-vous de François Mitterrand, l'un des seuls hommes à qui vous avez consacré un livre ?

C'était quelqu'un d'assez sentimental, et extrêmement fidèle en amitié. Lors de la cohabitation, Jacques Chirac, qui vient de disparaître, était épatant avec lui. Il savait lui parler avec une grande proximité, une profonde humanité de la maladie, un sujet qui les avait rapprochés. L'autre homme sur qui j'ai écrit, c'est Georges Steiner. Il est toujours en vie, mais on ne peut plus communiquer avec lui. Il m'a ouvert l'Antiquité, Shakespeare, les humanités, indispensables pour comprendre le monde d'aujourd'hui.

Aujourd'hui, vous avez toujours une émission sur France Inter, « L'heure bleue », vous écrivez vos livres, et vous venez d'être nommée au Centre national du cinéma…

En effet. Je suis présidente de la Commission scénarios. Nous nous réunissons, nous lisons des projets, et nous accordons, ou non, à leurs auteurs, des aides l'écriture. C'est un gros travail, mais c'est passionnant, car nous découvrons, auprès de jeunes, ce que sera la création cinématographique dans quatre ou cinq ans. Le CNC est une belle institution, indispensable à la création en France. C'est aussi un observatoire sociologique des obsessions d'aujourd'hui. Et, si j'en crois ce que je lis, Macron a du souci à se faire vis-à-vis de la jeunesse, avec son discours sécuritaire.

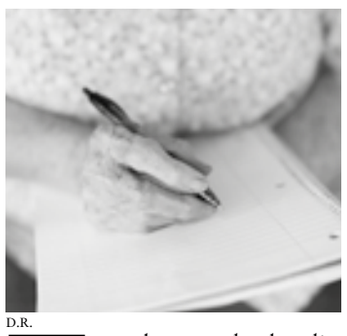
Propos recueillis par
Jean-Claude PERRIER

LES FEMMES ARTISTES SONT DANGEREUSES de Laure Adler et Camille Viéville, *Flammarion, 2018, 160 p.*

Le clin d'œil

de Nada NASSAR-CHAOUL

Ce qui a changé



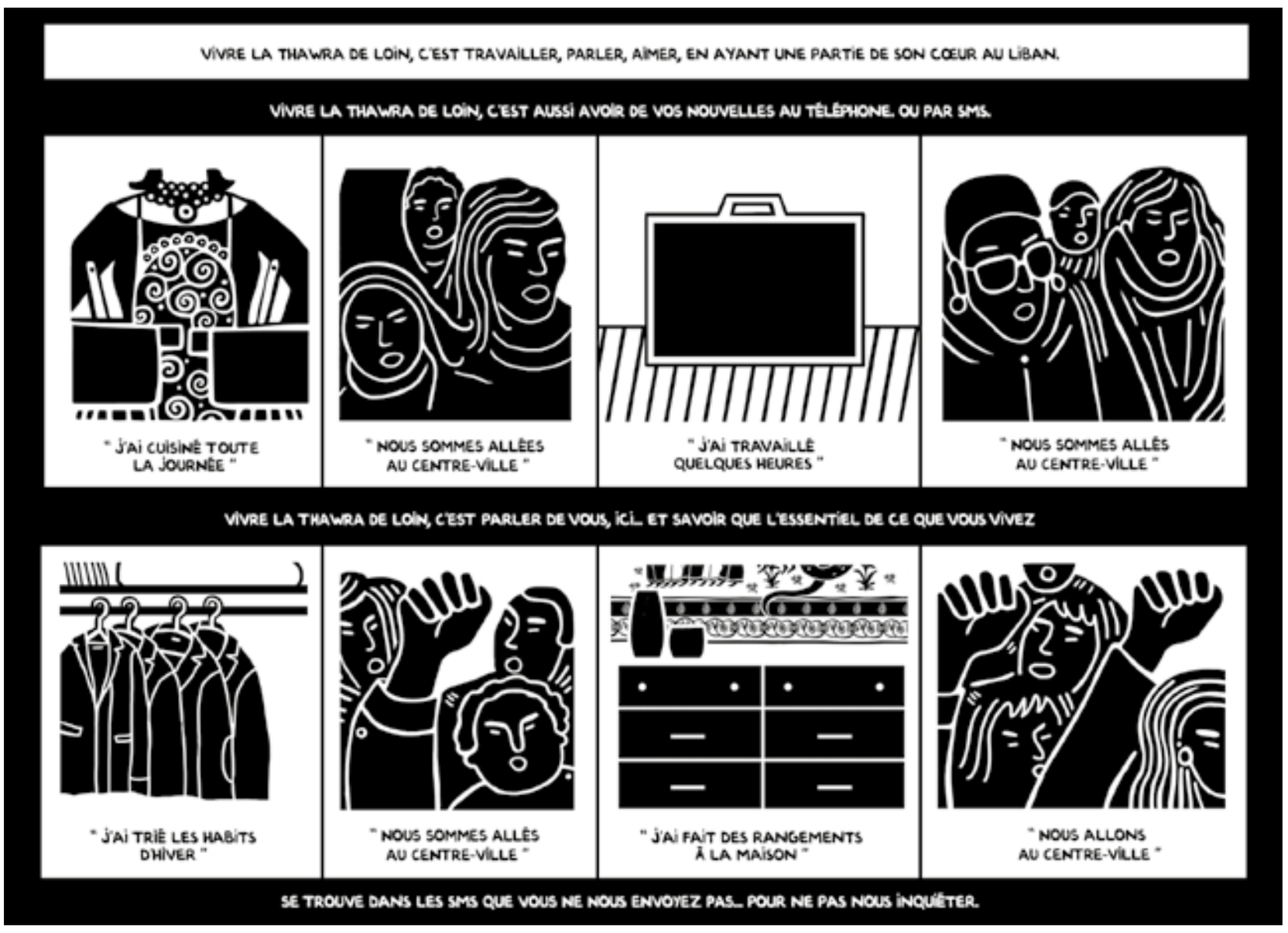
D.R.

Tout le monde le dit. Depuis le 17 octobre 2019, bien des choses ont changé au Liban. Voici ma *playlist* des changements.

Ce qui a changé :
- Mon tour de taille. Cause prétextée : confection de gâteaux à la maison.
- Mon coiffeur. Cause de force majeure : fermeture de la route de Jal el-Dib.
- Ma télé. Cause technique : explosion de l'écran allumé jour et nuit pour visionner les manifestants.
- Mon compte en banque. Cause prétendue : préservation du fric de tous les autres Libanais.
- Mon portable. Cause probable : avis de décès de la batterie pour surconsommation de messages WhatsApp.
- Mes enfants expats. Cause réelle : fréquence accrue des appels juste pour savoir ce qui se passe au Vieux Pays.
- Mes amies. Cause avancée : trop occupées par leurs folles journées au *Hirak*.
- Mes virées shopping. Cause bancaire : blocage du plafond de mes dépenses superflues.
- Ma vie mondaine. Cause patriotique : on n'a pas la tête à ça. On change le Liban, nous !
- Mon coach de sport. Cause pratique : il est tout le temps à la manif où ses pectoraux, paraît-il, font fureur.
-Mes cours à la Fac : Cause estudiantine : se la couler douce sous le prétexte – vrai ou faux – de sauver le pays.
- Ma bonne : Cause domestique : elle ne supporte plus ma présence continue à la maison. D'ailleurs, elle aussi elle manifeste pour les droits des travailleurs étrangers.
- Moi : Cause psy : J'ai presque failli me prendre au sérieux et discuter politique !

Ce qui n'a pas changé :
- La mauvaise humeur de mon cher époux.
- Les condoléances – inamovibles – à Zahlé.
- TOUT LE RESTE… en attendant.

Zeina Abirached



Questionnaire de Proust à Catherine Hermary-Vieille

© Eric Fougere

Née à Paris, Catherine Hermary-Vieille a à son actif de nombreux romans dont *Le Grand Vizir de la nuit*, prix Femina 1981, *La Marquise des ombres*, la série *Le Crépuscule des rois*, *Un Amour fou* (Prix des Maisons de la Presse, 1991) et *L'Infidèle* (Grand Prix RTL). Son dernier roman, *Louves de France*, vient de paraître chez Albin Michel.

Quel est le principal trait de votre caractère ?
La ténacité.

Votre qualité préférée chez un homme ?
Le charme.

Votre qualité préférée chez une femme ?
Le sens de l'humour.

Qu'appréciez-vous le plus chez vos amis ?
Leur fidélité sans exceptions.

Votre principal défaut ?
Un romantisme impénitent.

Votre occupation préférée ?
La lecture.

Votre rêve de bonheur ?
Vivre dans un monde en paix.

Quel serait votre plus grand malheur ?
L'isolement complet, devenir sourde et muette.

Ce que vous voudriez être ?
Une femme libre.

Le pays où vous désireriez vivre ?
Le Liban sans hésitation.

Vos auteurs favoris en prose ?
Flaubert, Stendhal, Dostoïevski, Tolstoï, André Makkine, Yasmina Khadra, Amin Maalouf.

Vos poètes préférés ?
Villon, Musset, Hugo, Aragon, Verlaine.

Vos héros dans la fiction ?
Julien Sorel, Tintin.

Vos peintres favoris ?
Leonard de Vinci bien sûr, mais aussi Le Greco, Velasquez, Vigée Lebrun, Van Gogh, Myçal el-Khoury.

Vos héros dans la vie réelle ?
Ceux et celles qui travaillent dans la recherche médicale.

Vos prénoms favoris
Maxime, Benjamin,
Constantin, Rose, Roxane.

Ce que vous détestez par-dessus tout :
La lacheté, le mensonge, la pingrerie, surtout celle du cœur.

Le fait militaire que vous admirez le plus ?
La charge de la brigade légère anglaise pendant la guerre de Crimée.

La réforme que vous admirez le plus ?
Toutes celles concernant la dignité et l'indépendance des femmes.

L'état présent de votre esprit ?
En attente.

Comment aimeriez-vous mourir ?
Dans les bras de quelqu'un que j'aime.

Le don de la nature que vous aimeriez avoir ?
Des dons musicaux.

Les fautes qui vous inspirent le plus d'indulgence ?
Toutes celles qui sont liées à l'amour.

Votre devise ?
Never explain, never complain. (Pas d'explications, pas de plaintes.)

Ahmad Beydoun, une curiosité polymorphe

LIBÉRATIONS ARABES EN SOUFFRANCE d'Ahmad Beydoun, *L'Orient des Livres/Actes Sud, 2019, 183 p.*

En faisant figurer en guise d'introduction à son recueil d'études écrites entre 1983 et 2017, un texte de circonstance, Ahmad Beydoun n'a pas seulement choisi un discours remarquable par sa qualité littéraire, son humour savoureux ou caustique, sa pertinence linguistique, mais aussi un texte qui dévoile l'unité du présent ouvrage en l'enracinant dans le foisonnement de l'auteur, plus simplement de l'homme. Nous y trouvons l'aveu de la difficulté à coïncider avec une « étiquette », de se restreindre dans un « genre », la volonté de joindre la magie du verbe (arabe) à la rigueur de l'analyse intellectuelle (française), la mention de l'accouplement de l'irrévérence et de la minutie, la confession du malaise d'écrire au prix d'efforts la langue seconde. Autant sinon plus que la complémentarité des thèmes et la convergence des analyses invoquées, le récit autobiographique inaugural fournit une clef des méandres du livre comme de sa cohésion.

Le propre de l'offensive Beydoun, car chaque recherche revêt un aspect combatif – qu'il s'agisse d'un phénomène global (la modernité, le passage contemporain entre langues occidentales et arabe…) ou d'une point circonscrit (la polémique interminable autour de l'ouvrage de Taha Hussein sur la poésie antéislamique, l'image du corps dans le livre d'un grand savant chiite…) – c'est de balayer les concepts dominants ou simplificateurs, de proposer d'autres catégories plus riches, plus nuancées, plus adéquates aux réalités et d'appuyer la nouvelle problématique sur une connaissance et une érudition précises, concrètes, étendues. Dans le nouveau réseau cognitif, les faits sont bien mieux installés, plus généreux, et la conceptualisation ne perd pas ses droits mais se débarrasse des pièges verbeux. Pour être compris, un événement s'intègre dans la totalité qui lui donne sens ; la polémique autour de l'ouvrage de T. Hussein ne peut être ainsi saisie qu'incorporée dans ses trois dimensions politique (T. H. est un homme du pouvoir), institutionnelle (bataille azharite contre l'université égyptienne), doctrinale.

> **Le propre de l'offensive Beydoun, c'est de balayer les concepts dominants ou simplificateurs.**

Le travail sur la modernité balaie, de prime abord, les idées reçues ou en cours sur la question. Ni les novateurs ni les intégristes (ou fondamentalistes, à présent islamistes, toutes appellations inadéquates) ne se la représentent dans son imbrication complexe avec les structures historiques. Introduite en Orient par la machine, développée par l'urbanisation, elle ne peut plus être conçue comme un « vernis » face à des traditions « vestiges ». Gardant les traces de la violence par laquelle elle fut parfois imposée, elle est désormais en « compromis multiformes » avec ses antécédents dans la totalité sociale et ses secteurs divers, dans chaque individu et dans le rapport entre individus duels. « *Deux logiques de fonctionnement alliant le conflit à la complicité et deux systèmes de valeurs à la fois opposés et imbriqués* » ont envahi tout le milieu humain sans aboutir à une synthèse faute d'assumer un point de vue lucide sur les complexités et les ambigüités.

D.R.

Il est difficile de résumer une étude de Beydoun tant le texte est dense et l'investigation poussée, tant les détails s'y intègrent nombreux et font partie de la démonstration, tant elle abonde en formules uniques. Cela sans mentionner la perte de saveur du gommage de l'humour et des continuelles flèches d'ironie. Nous allons cependant nous atteler brièvement à deux d'entre elles, l'une consacrée au rapport entre chiisme et démocratie, l'autre aux images contemporaines de la ville de Beyrouth.

Comme les autres doctrines religieuses du pouvoir qui le font découler de sources sacrées, le chiisme est réticent à l'idée de souveraineté populaire. Les mouvements islamistes [sunnites] variaient dans leur position : la plupart plaidaient pour l'Autorité exclusive de Dieu (*hâkimiyya*) et l'imposition de sa loi (la *charî'a*), mais un courant se réclamait d'un islam laïc et démocratique arguant de la *chûrâ* (délibération), de l'*ijtihâd* (effort d'interprétation), de l'accord fondamental entre Loi et *fitra* (nature première). L'imamat infaillible et investi par Dieu étant au cœur du chiisme, l'opposition au principe de la démocratie est on ne plus nette. Le premier imam Ali a été désigné par le prophète transmettant un décret divin et, dans le chiisme duodécimain, onze autres *ma'sûm* (infaillibles ou impeccables) de sa descendance lui succèdent élus par Dieu. Le dernier, occulté en bas âge vers l'an 260 de l'hégire et, toujours en vie, n'apparaîtra qu'à la fin des temps pour faire régner la justice sur la Terre.

Un courant s'est alors développé pour postuler la nécessité d'un « vicariat général » (*niyâba 'amma*) pour assumer la conduite spirituelle de la communauté en l'absence de l'imam. Cette autorité ne pouvait échoir qu'aux grands *mujtahid* d'une époque donnée en raison de leur connaissance du legs des imams et de leur capacité d'interpréter la Loi. C'est dans ce mouvement qu'a émergé la notion de *wilâyat al-faqîh* (tutorat du jurisconsulte). Née du droit privé, elle connut plusieurs tentatives d'extension au domaine politique et finit par triompher avec Khomeini en Iran. Le guide (*Murchid*) de la révolution a désormais droit de regard sur les institutions et pratiques de la république démocratique et dispose de conseillers, de revenus, de grands pouvoirs.

Toutefois cette conception n'est pas une conséquence inévitable de la Doctrine. De grands savants l'ont refusée et le *faqîh* ne saurait prétendre à l'infaillibilité. Les *mujtahids* sont nombreux, ils divergent sur les questions débattues, et aucun dogme n'oblige un *muqallid* (imitateur) à suivre l'un plutôt que l'autre malgré la vénération dont les descendants du prophète sont l'objet. Certains ont proposé de transférer le vicariat général à la communauté entière, mais leur avis fut jugé d'assise faible. Reste que la voie démocratique peut toujours inspirer le chiisme dans les diverses communautés nationales où il est présent.

« *Le Paris que vous aimâtes/ N'est pas celui que nous aimons/ Et nous nous dirigeons sans hâte/ Vers celui que nous oublierons* » disent le poète et sa chanson. Ahmad Beydoun glane dans sa mémoire des souvenirs de conversations, avec des intellectuels principalement, et conclut à trois catégories de visions de la capitale libanaise : celle des étrangers vantant le soleil et la mer, le farniente et l'exubérance de la vie culturelle ; celle des arabes qui apprécient « *la bouffe et la boisson* » et surtout discuter entre eux de politique et de culture dans des lieux publics et privés loin relativement des dangers ; celle des Libanais « *ressassant* » des louanges à Beyrouth « *mère des lois* » et « *capitale des libertés* », largement ou en partie fantasmatique, mais toujours apte à ressusciter. S'il conclut à une « *capitale de la double licence* », « *indissociablement meurtrière et créatrice de beauté* », le soulèvement que nous vivons en cet octobre 2019 nous fait attendre le meilleur et le prévoir malgré les grandes embûches.

Farès SASSINE

SIGNATURE
le lundi 9 novembre de 16h à 19h au siège de L'Orient des Livres, 65 (imm. Merheb), rue Benoît Barakat, Badaro.

Solé, archéologue de l'égyptologie

LA GRANDE AVENTURE DE L'ÉGYPTOLOGIE de Robert Solé, *Perrin, 2019, 350 p.*

Avec *La Grande Aventure de l'égyptologie*, Robert Solé le Cairote ajoute un volume de plus à sa bibliographie égyptienne ! Dans un bel équilibre entre l'érudition et la clarté, avec un style toujours limpide (fruit de son métier de journaliste), il entreprend ici de retracer l'histoire de la science de l'Égypte ancienne, des origines à nos jours et, partant, des rapports entre l'Occident et l'ancienne terre des Pharaons. Avec quelques épisodes célèbres, et aussi des histoires oubliées, peu connues voire inédites.

Tout démarre à la Renaissance, quand l'Italie, puis le reste de l'Europe, vont redécouvrir l'Antiquité, via les auteurs grecs et latins, dont certains ont écrit sur l'Égypte : comme le Grec Hérodote, surnommé « le père de l'Histoire », qui vivait au V^e^ siècle avant Jésus-Christ, son compatriote Strabon (au I^er^ siècle avant notre ère), ou encore le Romain Dion Cassius. Il y eut ensuite des explorateurs empiriques, précurseurs de l'archéologie à venir : comme le père Vansleb, un dominicain envoyé par Colbert, en 1672-1673, afin d'acquérir des pièces qui iront enrichir les collections royales ; le jésuite Claude Sicard, missionné pour tenter de convertir les coptes au catholicisme, en 1718, et qui découvre, par hasard, Thèbes et Karnak ; ou encore Volney, en 1783, lequel, en quelque sorte, prépare le terrain pour la fameuse expédition de Bonaparte (1798-1801). Le conquérant emmène avec lui 167 scientifiques, dont un certain Vivant Denon, qui publiera sa monumentale *Description de l'Égypte*, de 1810 à 1826, et deviendra le premier directeur du Louvre.

À partir de là, même si la domination française sur le pays n'aura duré que trois ans, Robert Solé montre comment, durant tout le XIX^e^ siècle, l'égyptologie est devenue une « science française ». Ce sont les Français qui ont trouvé la pierre de Rosette, confisquée ensuite par les Anglais, et ont donné à l'égyptologie Champollion, le déchiffreur des hiéroglyphes, puis Mariette, Maspero et le bien moins célèbre Pierre Lacau, qui furent, au service de l'Égypte, les directeurs de ses antiquités et du Musée du Caire, et luttèrent farouchement pour que les objets trouvés dans le pays demeurent dans le pays. Ainsi, c'est grâce à Lacau, qui s'opposa résolument à Howard Carter, que le trésor de Toutankhamon, découvert en 1922, est demeuré intégralement propriété égyptienne, au lieu d'être partagé en deux avec son inventeur, selon l'usage de l'époque. Il va sans dire que cette « exception française » suscita bien des rivalités, avec les Italiens, les Anglais, les Allemands, voire les Américains.

D.R.

Mais le livre de Robert Solé ne se cantonne pas au passé. Il mène l'histoire de l'égyptologie jusqu'à nos jours, et s'achève même sur une question ouverte vers le futur : que reste-t-il à découvrir en Égypte ? Tout, répondraient les archéologues. Aussi bien des villes, et non des temples ou des tombeaux, où l'on pourrait comprendre comment vivaient les gens du peuple ; il faudrait fouiller le fond du Nil, où doivent dormir d'innombrables merveilles ; il faudrait aussi fouiller en profondeur Alexandrie, pour retrouver la capitale hellénistique, et, peut-être, le tombeau d'Alexandre le Grand, le palais et le tombeau de Cléopâtre… Cela fait rêver, mais c'est impossible, car la grande cité du delta du Nil est le seul site d'Égypte à avoir été réoccupé et recouvert par une ville moderne, rendant les fouilles particulièrement difficiles. D'où, pour compenser, le développement de l'archéologie sous-marine, qui n'a pas encore livré tous ses secrets.

Comme quoi, alors que va s'ouvrir bientôt, au pied des Pyramides de Gizeh, le Grand Musée du Caire qu'on espère pharaonique, l'Égypte antique est plus vivante que jamais, et son étude, récente somme toute, a encore d'innombrables chantiers qui l'attendent.

Jean-Claude PERRIER

Récit

Danser pour le soleil

JULIA FILLE DU SOLEIL, IMPÉRATRICE DE ROME de Myriam Antaki, *éditions Erick Bonnier, 2019, 163 p.*

Julia, impératrice de Rome, seconde épouse de Septime Sévère (193-211), était d'origine syrienne.

À lire ce récit qui ressemble tant à un conte, on en arriverait presque à douter que le personnage principal ait réellement existé. Et pourtant… Julia n'a pas simplement vécu, elle a écrit l'Histoire.

Fille de Bassanius, prêtre-roi d'Emèse (en Syrie), elle apprit, dès sa plus tendre enfance, à vénérer le dieu Soleil ; à danser nue, couverte ou découverte par ses longs cheveux noirs, pour l'honorer. Un oracle prédit qu'elle serait reine. En conséquence, elle bénéficia d'une éducation qui devait la préparer à assumer ce grand destin. Enfant d'une mère dont elle ne sut jamais rien, elle ne reçut de tendresse que de sa nourrice et fut violée par son père. Par la suite, elle fera un « *mariage d'amour cimenté par l'ambition* » et deviendra, pour son fils aîné, une mère incestueuse. Épouse d'un empereur et mère d'un empereur (Septime Sévère et « Caracalla », ainsi surnommé en raison du long manteau qu'il porta dès l'adolescence), elle exerça une influence considérable sur l'un et l'autre.

Plutôt que de dresser le fastidieux inventaire de tout ce qu'elle obtint d'eux, il serait plus simple de souligner la seule chose qui lui fut refusée. Ses deux fils, Caracalla et Geta, avaient des personnalités diamétralement opposées mais qui n'étaient pas complémentaires pour autant. Ayant échoué à préserver l'unité de sa famille et à réconcilier ses enfants en conflit permanent, elle vécut toujours avec le sentiment d'un mauvais présage, l'intuition d'un grand malheur, d'une catastrophe annoncée, l'odeur du sang que l'on devine… jusqu'au jour où Caracalla assassina son cadet sous le regard de leur mère. L'ironie du sort voulut qu'il meure, lui aussi, de mort violente peu de temps plus tard.

Veuve, souillée par le sang de ses fils, déchue, agonisante, rongée par un cancer, elle reprend la route… C'est ainsi que le lecteur la découvre, sur les chemins, parfois sur une civière, entreprenant un long voyage qu'elle sait être le dernier afin de retrouver la Syrie, la terre qui l'a vue naître, et d'y mourir. Elle revit son passé et se souvient de tout… À tous les âges de sa vie, toujours et partout, aussi bien en Syrie qu'à Rome, elle avait dansé pour le Soleil…

Dans son dernier ouvrage, Myriam Antaki rend un vibrant hommage à ce pays qui a donné à Rome des impératrices injustement tombées dans l'oubli. Elle nous révèle ainsi un pan méconnu de l'Histoire de la République romaine et le rôle encore plus méconnu de femmes qui n'étaient pas faites pour demeurer dans l'ombre. Sur ce point, comme sur le reste, Julia fut sans illusions : « *Après ma mort, nul ne se souciera de moi, même si j'ai pétri l'Histoire de ma chair et de ma volonté.* » Le fait est que Septime Sévère lui devait en grande partie son ascension politique et son pouvoir. Elle sut donner les bons conseils, prendre les bonnes décisions, agir rapidement. Envoûter par sa beauté, séduire par sa culture et ses richesses, convaincre les uns, corrompre les autres, s'appuyer sur une armée que l'on a pris soin de combler de bienfaits : « *D'autres m'accusent d'avoir aimé la guerre, mais par elle naissent et meurent les empires.* » Consciente des intrigues de cour et des faux-semblants, elle ne fut jamais dupe des apparences mais toujours soucieuse de les préserver et d'offrir ne serait-ce que « *l'image d'une famille saine et unie* ».

Au crépuscule de sa vie, sentant venir sa propre mort, Julia regrette-t-elle d'avoir fait persécuter les chrétiens ? L'auteur effleure ce sujet sans vraiment l'aborder.

Autre temps, autres lieux… Myriam Antaki nous les rend bien vite familiers grâce à ses descriptions aussi justes que détaillées. Descriptions de décors que l'on imagine sans peine. Descriptions de personnages qui prennent chair dans notre esprit : « *Commode détestait les champs de batailles et préférait Rome et ses ors, ses palais et son pouvoir souverain… Après la vertu de son père Marc-Aurèle, le vice était entré dans le sang des Césars. Ivre de jeunesse mais aussi de sang, l'on vint à regretter Néron, qui avait une étincelle d'art, organisait des fêtes qui, même dans l'infamie, gardaient de la grandeur. L'empereur jouissait de tous les bas instincts, ne recherchait que le vulgaire et le hideux.* »

Descriptions sensuelles du corps des femmes et du désir qu'il suscite. Récit de voyage, c'est un récit tout à la fois épique, romantique, lubrique, politique, historique… Un curieux récit en vérité où se mêlent, parfois indistinctement, le passé et le présent, le charnel et le spirituel, le réel et le surnaturel, le mythe et l'Histoire, la magie et le rationalisme, le révélé et l'occulte… autant d'ingrédients composant un remarquable ouvrage qui laissera le lecteur enchanté.

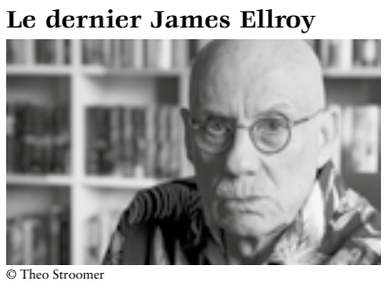
Lamia EL-SAAD

À lire

La rentrée de l'hiver 2020
Les mois de janvier et février 2020 seront féconds en nouvelles parutions. On en citera : *Anne-Marie la Beauté* de Yasmina Reza (Flammarion), *Otages* de Nona Bouraoui (JC Lattès), *Vie de Gérard Fulmard* de Jean Echenoz (éd. de Minuit), *Tu seras un homme mon fils* de Pierre Assouline (Gallimard), *Kyoto song* de Colette Fellous (Gallimard), *Rivage de la colère* de Caroline Laurent (Les Escales), *Le Dernier Syrien* d'Omar Youssef Souleimane (Flammarion), *Le Secret Hemingway* de Brigitte Kernel (Flammarion), *L'Histoire de Sam* de Jean-Marie Parisis (Flammarion), *La Loi du rêveur* de Daniel Pennac (Gallimard), *L'Homme des jours heureux* de Jean-Pierre Milovanoff (Grasset), *Briser en nous la mer gelée* d'Erik Orsenna (Gallimard), *Histoire d'amour* de Stéphane Audeguy (Le Seuil), *Papa* de Régis Jauffret (Le Seuil), *Huit leçons sur l'Afrique* d'Alain Mabanckou (Grasset) ou encore un roman sans titre, illustré d'un simple simley, de Frédéric Beigbeder (Grasset).

• • • • • • • • • • • •

Le dernier James Ellroy



© Theo Stroomer

Intitulé *La Tempête qui vient* (éd. Rivages/Noir), le dernier roman de James Ellroy nous transporte à Los Angeles, en janvier 1942, au lendemain de l'attaque de Pearl Harbour et des arrestations arbitraires d'Américains d'origine japonaise. À la faveur d'un glissement de terrain causé par la tempête, un corps est découvert à Griffith Park…

• • • • • • • • • • • •

***Bed bug* de Katherine Pancol**
« Abonnée » aux best-sellers, traduite dans une trentaine de pays, Katherine Pancol amorce une nouvelle saga romanesque avec *Bed Bug*, récemment paru chez Albin Michel, qui raconte l'histoire d'une biologiste qui, entre deux études sur la vie sexuelle des insectes, cherche désespérément l'amour de sa vie.

• • • • • • • • • • • •

Zidane et Platini
Correspondant à Madrid du journal *L'Équipe*, Frédéric Hermel vient de publier chez Flammarion *Zidane*, une biographie consacrée au footballeur Zinédine Zidane, entraîneur actuel du Real Madrid, alors que Michel Platini se confie à Jérôme Jessel dans un livre intitulé *Entre nous*, édité par l'Observatoire, pour évoquer son parcours, les dérives du football moderne et son exclusion de la FIFA.

À voir

Hommage à Mahmoud Darwich
Dans le cadre de « Beirut Chants », un spectacle conçu par Rodolphe Burger propose *Le Cantique des cantiques* et un hommage au grand poète Mahmoud Darwich, le 12 décembre 2019 à 20 heures à l'Église Saint-Maron, Gemmayzé.

• • • • • • • • • • • •

J'accuse

Cinéaste controversé, Roman Polanski s'est inspiré de l'article d'Émile Zola paru à la une de *L'Aurore* le 13 janvier 1898 et du roman *D.* de Robert Harris pour signer un long-métrage passionnant avec Louis Garrel dans le rôle du capitaine Dreyfus, condamné pour haute trahison, et Jean Dujardin, dans celui du lieutenant-colonel Picquart.

Atiq Rahimi : naissance et perte d'un amour

Né en 1962 à Kaboul, Atiq Rahimi s'est tout d'abord réfugié au Pakistan pour fuir la guerre, avant de faire une demande d'asile politique en France en 1984. Son premier roman, *Terre et cendres*, est publié en 2000 ; il le porte à l'écran et le présente au festival de Cannes où il obtient le prix Regard sur l'avenir. Depuis, sa carrière alterne œuvres littéraires et films. En 2008, son roman *Syngué Sabour*, écrit directement en français, obtient le prix Goncourt et, en 2013, Atiq Rahimi l'adapte au cinéma. En 2018, il tourne au Rwanda l'adaptation cinématographique de *Notre-Dame-du-Nil* de Scholastique Mukasonga. Son dernier roman *Les Porteurs d'eau* est le récit croisé de la vie d'un exilé afghan entre Paris et Amsterdam et de celle d'un porteur d'eau à Kaboul. Tous deux vont voir leur vie basculer. Nous sommes le 11 mars 2001 et les talibans viennent de détruire les deux bouddhas de Bâmiyân, en Afghanistan. Dans ce très beau roman, Atiq Rahimi reprend ses thèmes de prédilection : les grandes tragédies de l'histoire, la cruauté des hommes, la douleur de l'exil et de la clandestinité, motifs placés au cœur des deux récits alternés : le récit réaliste et contemporain croisé avec un second récit qui emprunte au conte persan. Rencontre avec un homme infatigable qui fourmille de projets.

Comment s'organise le partage de votre vie entre cinéma et littérature ?

Je suis cinéaste de formation et j'ai commencé ma vie professionnelle en réalisant des films documentaires et publicitaires. Mais je me suis vite aperçu que les films avaient besoin de récits et de langage, que c'est la littérature qui a permis au cinéma de devenir un art. Sinon, il serait resté quelque chose de figé et d'expérimental. Toute pensée, tout événement, ont besoin d'être racontés pour exister. Ce sont donc deux activités inséparables.

> « En littérature il faut être humble. Au cinéma, il faut être égoïste. »

Alors dans ma vie, j'ai la chance de pratiquer les deux. Au cinéma je deviens un enfant gâté, je crie, je pleure, je ris, tout le monde est à ma disposition, je suis comme un enfant avec ses legos. Sachant que vous pouvez l'orthographier : l'égo… Cet enfant gâté a besoin de se prendre quelques gifles pour se calmer. Alors je m'enferme pour écrire, et je me retrouve seul avec mes mots. En littérature il faut être humble. Au cinéma, il faut être égoïste.

Parlons donc de votre dernier roman. Ce livre, est-ce votre déclaration d'amour à l'Afghanistan ?

Je suis très heureux que vous le disiez ! Et la réponse est oui. Le roman est construit autour de la figure du double : deux bouddhas, deux histoires, deux personnages, eux-mêmes un peu schizophrènes et donc scindés en deux… Il y a d'abord Tom, l'exilé qui vit la déchéance de son histoire d'amour, et Yûsef, le porteur d'eau qui vit la naissance d'une histoire d'amour. À travers eux, le roman parle de l'amour que j'ai pour mon pays, mais aussi de la perte de cet amour.

D.R.

Et la rupture a ceci de particulier qu'elle vous fait réaliser combien on aimait l'autre. Pour ma part, je suis reparti en Afghanistan il y a trois ans pour y travailler sur différents projets. J'y ai vu une jeunesse qui se bat pour vivre mais qui n'a aucun horizon, des femmes qui luttent pour exister en dehors du carcan de la tradition, mais qui sont confrontées à une terreur de plus en plus dure. L'économie est complètement grippée, les seigneurs de la guerre sont toujours présents et dictent leur loi. Cela a causé la rupture, la fin de mon histoire d'amour avec ce pays.

Vous avez placé au cœur du roman la destruction des bouddhas de Bamyan qui a eu lieu le 4 mars 2011. Pourquoi cette date et pourquoi si longtemps après ?

J'ai écrit beaucoup de textes sur cette destruction. Mais comme je ne suis pas historien ni archéologue, je cherchais une vraie histoire pour en parler. Mon thème est souvent celui des petites gens dont les petites histoires sont écrasées par la grande Histoire. Pour ce roman, je suis parti avec deux personnages, Tom et le porteur d'eau, et l'Histoire s'est invitée dans mon écriture où elle a resurgi avec force. J'ai besoin de temps pour métaboliser les catastrophes, pour qu'elles entrent dans mon inconscient et circulent dans mes veines, puis ressortent de manière instinctive et non calculée. Quand on écrit dans une langue autre que sa langue maternelle, on choisit des mots sélectionnés qui appartiennent à notre conscient. Mais il faut que les mots fassent un avec nos sentiments et notre pensée et cette symbiose-là exige du temps.

En inscrivant cet événement au cœur du roman vous avez voulu dire quelque chose de l'identité de l'Afghanistan dans son lien avec la civilisation gréco-bouddhique ?

> « Je suis devenu étranger à mon propre pays. »

Oui, bien sûr. Une part importante de mon identité afghane est incarnée par ces deux bouddhas. La civilisation gandahara, c'est-à-dire la civilisation gréco-bouddhique constitue une dimension importante de notre culture, que les wahhabites venus d'Arabie saoudite ont cherché à éradiquer. Les temples bouddhiques ont été transformés en mosquées ou en mausolées. La partie bouddhique est enterrée et on construit au-dessus de la structure ancienne. Donc la part souterraine de notre identité est gréco-bouddhique. Nos rituels, nos vêtements, notre nourriture sont influencés par cette civilisation. L'Afghanistan était une route de passage à la jonction du monothéisme et de l'hindouisme, avec au nord les zoroastriens. C'est là que réside mon identité et non dans cet islam dogmatique et intolérant.

Il y a semble-t-il des échos entre ce que vous décrivez de l'Afghanistan et le Liban.

Oui, c'est certain. Je lis beaucoup sur le Liban puisque je travaille depuis quelques années déjà à l'adaptation des *Échelles du Levant* d'Amin Maalouf à l'écran. Cela représente cinq ans de travail et un long processus d'écriture à plusieurs mains. Mais je veux aussi prendre le temps de m'approprier cette histoire pour pouvoir la raconter. Je me suis donc plongé dans l'histoire du Liban et j'y ai trouvé des échos puissants avec ce qui se passe en Afghanistan.

L'exil, dites-vous, est une maladie dont on ne peut se débarrasser. Vivez-vous vraiment l'exil en ces termes ?

Oui. Je suis parti d'Afghanistan en 1984 et j'y suis retourné dix-huit ans plus tard après la chute des talibans. Mais pendant dix-huit ans, j'avais vécu dans une autre langue et une autre culture et mon pays aussi avait vécu des choses que je n'avais pas partagées. Donc cela représente trente-six ans d'écart. Et je suis devenu étranger à mon propre pays. Cela est très douloureux. J'ai continué à m'investir dans mon pays mais sans parvenir à raccourcir cette distance. L'expérience de l'exil nous ouvre à beaucoup de choses et nous donne accès à notre individualité de façon différente. Je viens d'un pays où l'individu n'existe pas, où il appartient à sa famille et à son clan. Quand il est jeté dehors, il doit se reconstruire et il devient un autre. Cela est suggéré par un poème de Rumi : « *Écoute le nay qui se lamente de sa séparation* ». Le message de ce poème, c'est que la tige de bambou a dû être arrachée pour devenir flûte ou calame. Si on ne l'avait pas arrachée à ses origines, elle serait restée tige de bambou.

Propos recueillis par
Georgia MAKHLOUF

LES PORTEURS D'EAU d'Atiq Rahimi, *P.O.L, 2019, 286 p.*

D.R.

Alexis Jenni : La transmission de père en fils de la violence

L'année où l'auteur lyonnais Alexis Jenni a publié son premier ouvrage, *L'Art français de la guerre* (Gallimard), il a obtenu le Prix Goncourt, c'était en 2011. Depuis, il a écrit quatorze livres : des romans, des essais, des nouvelles, et un livre de cuisine.

« *Je n'aimerais pas que mon père atteigne quatre-vingts ans* », c'est par ces propos surprenants que commence le dernier ouvrage d'Alexis Jenni, *Féroces infirmes*, où un fils est contraint de s'occuper de son père, impotent, qui a été renvoyé de sa maison de retraite. « *Il a été la jeunesse combattante, il est la vieillesse humiliée, j'hérite de tout* », confie un narrateur assiégé par un passé qu'il n'a pas vécu. Il tente alors de transformer « *l'écume des paroles inaudibles* » en récit, où s'entremêlent l'expérience paternelle de la guerre d'Algérie, l'impossible relation père-fils et un effet de miroir avec des voisins de palier d'origine algérienne, chez qui la transmission inéluctable d'une violence sourde est également un enjeu. « *Il me vient des souvenirs qui ne sont pas de moi. J'ai hérité de la violence, j'ai reçu un paquet opaque, c'est lourd et je ne sais pas ce qu'il y a dedans* », constate celui qui choisit de se confronter à « *la loi de l'ascendance* ».

Dans* Féroces infirmes*, il s'agit de transmission :* « Je suis enfermé dans le labyrinthe qu'a construit mon père ». *Dans quelle mesure ce roman pose-t-il le problème de la mémoire de la guerre ?

Le thème de la guerre est assez présent dans mes textes. *L'Art français de la guerre* parle des guerres coloniales entre 1942 et 1962, et, cette fois, je voulais raconter l'histoire des appelés de la guerre d'Algérie et non des militaires de carrière. J'ai des fils d'une vingtaine d'années, et cela me trouble que de jeunes gens soient envoyés dans des conflits terribles. Ce départ vers l'ailleurs, par la guerre ou par l'immigration m'intéresse, c'est une aventure extrêmement profonde.

La plupart du temps, pendant la guerre, entre deux déchaînements brutaux de violence, on traîne, on attend, et c'est dans cet ennui que se loge une angoisse très destructrice, dont les dégâts psychologiques sont considérables par la suite.

> « La littérature permet d'éclairer et d'apaiser des conflits enfouis. »

Dans *Féroces infirmes*, il y a aussi des réminiscences de mon père, de son époque, même s'il n'a pas fait la guerre d'Algérie. Mon lien avec ces événements est littéraire, je n'ai aucune attache familiale dans ce contexte, ce qui me permet d'adopter plusieurs perspectives. La violence semble inéluctable si elle n'est pas identifiée, et elle se transmet de génération en génération. C'est peut-être une utopie de romancier de penser que la littérature permet d'éclairer et d'apaiser des conflits enfouis. Dans mon roman, je fais le lien entre les difficultés de transmission individuelle et collective. En France, les tensions sont encore très vives autour de la guerre d'Algérie et les faits sont racontés de manière trop souvent partisane.

Dans votre texte, la filiation n'est-elle pas vouée à l'échec ?

C'est vrai qu'on n'en sort pas ! Ce roman a été violent à écrire, on y retrouve certainement des aspects de mes rapports compliqués avec mon père. Je suis allé chercher en moi toutes mes difficultés de filiation, pour les exposer au grand jour, et peut-être les dénouer. Ce roman est une histoire de transmission masculine, où la considération et la gestion de la violence sont incontournables. Tout homme doit se poser la question à un moment de ce qu'il fait de cette violence : si elle peut être sublimée, par le sport, l'entreprise ou autre, elle peut aussi basculer dans sa dimension brute. Dans le récit, à la tentation fasciste de l'ancien combattant, répond celle du fils des voisins, Nasser, emblématique de ces jeunes de banlieue qui se radicalisent dans une colère rentrée qu'ils ne comprennent pas eux-mêmes, et qui finit par s'exprimer, selon le contexte socio-politique. Dans cette fascination des armes et de la mort, il y a une dimension universelle.

Le grand ensemble où se passe l'histoire s'appelle la Duchère, il date de la fin des années 50 et l'architecte avait des idées riches sur la ville de demain, avec une dimension utopique. À partir des années 70, la cité s'est dégradée, concentrant les populations les plus précaires et les plus fragiles. La fin de mon roman exprime une forme de désillusion dans ce vivre ensemble, qui ne fonctionne pas.

Propos recueillis par
Joséphine HOBEIKA

FÉROCES INFIRMES d'Alexis Jenni, *Gallimard, 2019, 320 p.*

Roman

Michalik, toujours plus loin

LOIN d'Alexis Michalik, *Albin Michel, 2019, 645 p.*

© Lisa Lesourd

Avec sa barbe de quelques jours châtain clair et sa bouille sympathique de jeune premier, à trente-neuf ans, Alexis Michalik, artiste franco-britannique polymorphe est parfaitement à l'avant-scène de la culture en France. Tout ce qu'il touche se transforme en succès et en or. Irina Brook le détecte en 2001 et en fait son Roméo pour la célébrissime pièce de Shakespeare pour les amants de Vérone. C'est dire déjà ses attributs et atouts de charme et de séduction. Sans crier gare, il se tourne vers la mise en scène, tout en assumant l'écriture de pièces de théâtre. Et là aussi coup de poker réussi car Avignon et le Studio des Champs-Elysées l'accueillent à bras ouverts et lui réservent des triomphes. Edmond, relatant la difficile création de la pièce de *Cyrano de Bergerac*, portée sur grand écran, croule sous une pluie de récompenses et est auréolé des prix les plus prestigieux de l'Hexagone… Aujourd'hui Alexis Michalik est surnommé l'homme aux cinq Molières…

Et voilà que l'aventure fouine une nouvelle zone. Car paraît en vitrine des librairies le premier roman d'Alexis Michalik, intitulé *Loin* et figure déjà parmi la sélection des listes des prix les plus prestigieux de la rentrée.

D'abord on s'arrête sur son écriture qui interpelle. Un ton habité par la force et l'énergie de vivre, qui happe les mots, jongle avec les formules et sabre les poncifs ou s'y immerge sans complexe dans un état de chaos bienheureux et inventif…. Une écriture claire, nerveuse, chaleureuse, débordant de culture pour un pavé qui tente de répondre au sens des origines. À la quête de soi ! Comment se situer dans cet immense arbre généalogique aux multiples embranchements qui nous précède tous ?

À travers un périple tourbillonnant et tumultueux allant de l'ex-Allemagne de l'Est à la Turquie d'Atatürk, de la Géorgie de Staline à l'Autriche nazie, de l'Australie en Inde en passant par Nouméa en Nouvelle-Calédonie, la quête a des allures dingues sans jamais trouver de réponses… Sauf celle qu'il faut oser vivre et dangereusement ! Et vogue la galère comme dans un étourdissant *road movie* à la Kerouac, véritable narration qui a tout d'une turbulence aux péripéties de cape et d'épée mais sans la cape ni l'épée… C'est Théophile Gautier (bonjour *Capitaine Fracasse*) ou Alexandre Dumas (mais ni Balzac ni Hugo !) dans cette chevauchée fantasque et fantastique entre paysages divers et une multitude de personnages de tous poils, toutes couleurs et tous les acabits confondus qu'on croise plutôt qu'on ne les approfondit…

Tout commence avec ces mots de Charles, un père, à sa famille, griffonnés au dos d'une carte postale : « *Je pense à vous, je vous aime.* » Effet dévastateur d'une *blitzkrieg* pour ce brusque abandon, l'énigme d'une vie, l'inexplicable d'un comportement, le mystérieux grand départ et l'incompréhensible disparition.

Vingt ans plus tard, son fils Antoine Lefèvre se lance, avec sa sœur Anna, délurée et à l'adolescence prolongée et son meilleur ami Laurent, un apprenti journaliste, sur les traces d'un *pater familias* qui s'est littéralement volatilisé… Loin de lui l'idée, à ce jeune homme taraudé par le secret et l'impatiente volonté de comprendre, le temps que ce projet va prendre ! Et encore moins les montagnes, les vallées, les pays et les frontières qu'il faut traverser pour tenter de retrouver ce géniteur fantomatique et extravagant… Et démarre une aventure abracadabrante mais d'une fraîcheur décapante. Aventure qui roule à tombeau ouvert pour des tribulations aussi bien cocasses que touchantes. Tout aussi imprévisible et chaotique, grave et ludique que la vie, même quand l'être a voulu systématiquement tout planifier. Nul n'est à l'abri des (dé)tours du destin…

Dans cet esprit de conte ni bleu ni noir, mais hirsute et parfaitement rocambolesque jusqu'à l'ahurissement, l'auteur de la pièce *Le Cercle des illusionnistes* ne va pas par quatre chemins pour son irruption en littérature romanesque. Aventures picaresques et (im)probables, sans un seul instant d'ennui tant le rythme est effréné et trépident pour tenter d'expliquer le sens d'un parcours humain et les relations avec les autres. Riche en informations historiques d'un XX^e^ siècle absolument déstabilisant car inondé de renversants chamboulements, par-delà une pléthore de rebondissements, la leçon donnée, à travers rire, réflexion et découvertes, en vaut la chandelle. Pour les réconciliations avec soi, les autres et la véritable connaissance de ce sang qui coule dans les veines de chacun… Avec Alexis Michalik la routine, le ronron et le convenu ne sont pas de mise !

Edgar DAVIDIAN

Peter Handke, Nobel insaisissable

L'attribution du prix de littérature 2019 à l'écrivain autrichien consacre un auteur protéiforme à l'œuvre foisonnante.

Incrédule. « *Ist es wahr?* » « *Est-ce que c'est vrai?* », s'est exclamé Peter Handke en apprenant le 10 octobre dernier qu'il venait d'être désigné prix Nobel de littérature. Ce jour-là, après une année de suspension à la suite des accusations de viol, de harcèlement et de conflits d'intérêt ayant éclaboussé des membres de l'Académie suédoise, deux prix Nobel ont été annoncés. L'un pour 2019, l'autre pour 2018, attribué à la Polonaise Olga Tokarczuk. « *Après toutes les querelles* (...) *j'ai été étonné. Ce genre de décision, c'est très courageux de la part de l'Académie suédoise* », dira un peu plus tard l'écrivain autrichien face aux journalistes, devant sa maison de Chaville, non loin de Paris, où il vit depuis les années 1990. Des « querelles » ? Disons plutôt près de trois décennies d'opprobre dont il est l'objet dans le monde occidental.

Ce que l'opinion ne pardonne pas à Peter Handke ce sont ses prises de positions pro-serbes pendant la guerre de Bosnie-Herzégovine (1992-1995). Quelques années plus tard, il fut encore un des rares intellectuels européens à condamner les frappes de l'OTAN sur la République serbe. En 2006, un nouveau scandale achève d'en faire, pour ses détracteurs, un « *ennemi de son époque* » : l'Autrichien se rend à l'enterrement de Slobodan Milosevic, ancien président de la Serbie et de la République fédérale de Yougoslavie, accusé de crimes de guerre, de génocide et de crimes contre l'humanité. Il devient un écrivain infréquentable. Une de ses pièces est même déprogrammée de la Comédie française à Paris. Depuis, il ne donne que de rares entretiens à la presse.

2019. On aurait pu croire le malaise passé. Non. Sitôt reçu, son ticket de sortie du purgatoire délivré par l'académie suédoise est déchiré. Des voix d'écrivains, de personnes publiques, d'institutions dont celle de l'association Pen America s'élèvent contre ce prix « *de la honte* ». Le bruit et la fureur enflent en polémiques jusqu'à évacuer ce débat qui dépasse largement le seul cas du nouveau prix Nobel : peut-on distinguer l'œuvre de son auteur ? La question ne sera pas tranchée ici. Les lecteurs de l'écrivain quant à eux n'en ont cure. Ils savent le privilège qu'ils ont de fréquenter sa prose.

L'œuvre de Handke, ce sont d'abord des titres de livres à l'étrange beauté : *La Chevauchée sur le lac de Constance, La Courte Lettre pour un long adieu, Par une nuit obscure je sortis de ma maison tranquille, Mon Année dans la baie de personne*, etc. C'est surtout une production foisonnante et d'une grande diversité. Peter Handke s'est emparé de toutes les formes d'écriture : romans, contes, pièces de théâtre, carnets, essais, récits autobiographiques et scénarios dont celui *Des ailes du désir* réalisé par Wim Wenders. Il est aussi traducteur d'Eschyle, de Shakespeare, de René Char, de Francis Ponge ou encore de Patrick Modiano. Au fil de plus de quatre-vingt titres, il a reçu toutes les distinctions littéraires et a fini par bâtir une œuvre qui fait de lui

D.R.

l'un des écrivains contemporains de langue allemande le plus important dans le monde.

L'Autrichien a commencé à écrire très tôt, dès le début des années 1960 ; il avait à peine vingt ans et déjà usé ses yeux sur les pages de Georges Bernanos, William Faulkner ou Claude Simon lors de ses longues soirées à l'internat d'un lycée catholique en Allemagne. Influencé par le Nouveau roman, notamment par Alain Robbe-Grillet et la contre-culture, il a d'emblée tenté de s'affranchir des normes littéraires, au premier rang desquelles celles du récit. « *Une épopée faite de haïkus mais qu'on ne remarquerait nullement en tant qu'objets isolés, sans action, sans intrigue, sans drame, et qui pourtant raconterait : c'est ce que j'entrevois comme le but suprême* », dit-il un jour, en 1982. Ses thèmes : l'incommunicabilité entre les êtres, la banalité poétique du quotidien, le langage, le malaise, l'enfance, la recherche de la joie aussi et la contemplation. La décennie 70 l'impose comme un auteur majeur avec le succès de *L'Angoisse du gardien de but devant le penalty* (1970) du *Malheur indifférent* (1971) – chef-d'œuvre bouleversant de clairvoyance, sur le suicide de sa mère à l'âge de 51 ans.

L'homme du dehors

De beaucoup de ses romans, on pourrait dire qu'ils sont écrits avec les semelles autant qu'avec la main. La marche solitaire auquel Peter Handke s'adonne est une méthode sinon un absolu pour « *aboutir à un vide fécond et créateur* » comme le note l'écrivain français Pierre Assouline. Il part, il erre, en Europe centrale, en Andalousie, aux États-Unis, en Alaska, en Yougoslavie, en Slovénie, dans les forêts, dans le brouillard, le long des rivières, par les vallées, les voies de chemin de fer... Il en ressort une écriture presque physique. « *Sa prose a le rythme d'une promenade à pied. On avance, on regarde, on s'arrête, on repart* », remarque son ami Bernard Morlino.

Cristalline, sa langue est aussi étroitement liée à la capacité à voir. « *Tout comme Kafka, son allemand est clair et sans ambiguïtés*, explique son ami et l'un de ses principaux traducteurs Georges-Arthur Goldschmidt. *Il donne à percevoir les choses ou les faits dans leur apparition même, comme s'ils n'avaient encore jamais été racontés. L'œuvre de Peter Handke est une sorte de regard circulaire qui capte l'essence des choses.* » Au point qu'on parle à son sujet de « *l'écriture d'un regard* », selon la formule d'Arlette Camion, spécialiste de la littérature autrichienne. Un regard en quête d'authenticité ou de ce que l'écrivain nomme lui-même la « *sensation vraie* », débarrassé des affres inhérentes au monde contemporain.

Il y a plusieurs Handke, mais au moins deux se distinguent en particulier : celui des années 70 et 80, le plus connu en France, à l'écriture sèche composée de phrases courtes, comme on peut la lire dans *La Femme gauchère* (1978) ; et celui qui se révèle avec *Mon année dans la baie de personne* (1994) qui marque un tournant vers un registre beaucoup plus épique. Les phrases s'allongent, prennent de l'ampleur. Lui-même dira alors vouloir se rapprocher du « *souffle des épopées médiévales* ». *La Nuit Morave* (2008) s'inscrit dans ce geste. « *C'est pour moi l'un de ses plus grands chefs-d'œuvre*, estime un autre de ses traducteurs, Olivier Le Lay. *C'est le livre qui m'a le plus "obligé" au bon sens du terme : c'est dans ce texte que se rencontrent à leur point d'incandescence, la justesse de son regard et l'extrême musicalité de sa langue.* »

« *J'étais le fils de pauvres gens* », écrit-il dans *Le Malheur indifférent*. Handke est un enfant de la guerre. Il est né 1942, de père inconnu, soldat allemand et d'une mère cuisinière slovène, à Griffen en Carinthie, au sud de l'Autriche, région où la minorité slovène fut longtemps opprimée. Il est élevé par un beau-père, haï, buveur et violent. Une famille « *tragique* », selon ses mots, mais qui est au fondement de son œuvre. Marqué au plus profond par son ascendance slave, il dira : « *Sans la sonorité des litanies slovènes, je ne serais jamais devenu écrivain.* » Sans le désespoir non plus, sans doute, ni une honte, primordiale, qu'il fallait forcément sublimer. C'est ce qu'il semble suggérer dans un long et rare entretien qu'il accorda en 2011 à France Culture. « *Je me suis délivré de la perdition et du malheur, par la nature, par la lecture et par le regard.* » Personnalité paradoxale, sûre de son talent et empreinte d'un doute vertigineux, il dit encore : « *Je me sens profondément illégal comme écrivain. Quand j'écris, j'ai la sensation d'être un hors-la-loi mais je continue, je pousse* (...) *et je suis fier. Ce n'est pas normal d'écrire. C'est un acte inouï d'écrire. Tout le monde fait comme si c'était normal mais ça ne l'est pas.* »

Lucie Geffroy

PROFESSION ROMANCIER de Haruki Murakami, *Belfond, 2019, 208 p.*

À la table de Haruki Murakami

Haruki Murakami livre l'opus que nous attendions tous. Dans *Profession romancier*, lui, l'écrivain génial et prolifique, nous ouvre enfin la porte de son laboratoire de création

Un petit bureau avec de crayons HB à la mine usagée, beaucoup de tiroirs d'imagination et un homme qui répète depuis plus de trente ans, cinq heures par jour, le même geste. Écrire. Entrons dans l'antre du maître, un homme simple mais déterminé dans son action, fait pour « *raconter des histoires et s'enfoncer dans les souterrains de la conscience* ». *Profession romancier* est la leçon de littérature de Murakami.

C'est avec la modestie qu'on lui connaît et avec un brin de malice qu'Haruki Murakami débute ce texte qu'il consacre uniquement à sa vie d'auteur et à l'art d'écrire. De suite il confesse qu'il n'avait pas vraiment de prédisposition pour devenir écrivain, qu'il ne possédait pas de talent hors norme, qu'il ne sentait pas plus intelligent qu'un autre et qu'en beaucoup de domaines il se trouvait assez moyen. Excès de modestie et de pudeur ? Non. Ce que tient à signaler d'emblée Murakami, enfant de Kyoto élevé à Kobe, dont le premier roman écrit à trente ans, *Écoute le chant du vent*, a reçu le prix Gunzo, c'est qu'il « *n'existe pas de connaissances spéciales qui vous permettent d'écrire un roman* » et que « *le genre du roman est ouvert à tous les participants* ». Lui, moi, vous, tous, nous pouvons écrire un roman parce que ce genre relève, comme il le définit, d'un « *large éventail de forme expressive* ». Le plus dur n'est donc pas là. Le plus dur est de durer. Le plus dur c'est de devenir romancier. « *Pourtant, s'il est facile de monter sur le ring, y rester longtemps l'est un peu moins. Les romanciers naturellement le savent bien. Écrire un ou deux romans, ce n'est pas difficile. En revanche, poursuivre cette activité durant une longue période, passer sa vie à écrire, survivre en écrivant, c'est une entreprise quasi impossible.* »

En quarante ans, Murakami a édifié une grande œuvre nourrie d'une vingtaine de romans, de nouvelles, d'essais, dont un sur la musique et même un remarquable sur la course à pied. Tous ses textes ont été salués par la critique, tous ont été traduits dans le monde entier. *Chroniques de l'oiseau à ressort* a reçu le Prix Yomiuri du meilleur roman en 1995 et *Kafka sur le rivage* le prix World fantasy du meilleur roman en 2006. Chacune de ses nouveautés est un événement.

Comment cet homme qui se considère avant tout comme un individu ordinaire a-t-il fait pour compter parmi les plus grands auteurs contemporains ? Bien sûr que nous voulons connaître son secret mais ne comptez pas sur Murakami pour verser dans des révélations extraordinaires, jouer les grands professeurs ou se hausser du col depuis sa tour d'ivoire de créateur. Le plus simplement du monde, il raconte dans *Profession romancier* – car même ses essais savent garder le charme du récit – pourquoi il est devenu écrivain et comment il l'est resté.

D.R.

« Écrire un roman c'est comme passer une année entière à fabriquer un modèle minuscule de bateau inséré dans une bouteille. »

Lui, le fils unique de parents enseignants, commence par avouer que, de l'école primaire à l'université, étudier n'a jamais été son fort. Il confesse ne pas avoir eu le goût de la compétition, ni des apprentissages qu'il a toujours trouvés assommants, surtout à l'âge où ce que l'on préfère plus légitimement c'est écouter de la musique, aller au cinéma, se baigner dans la mer et jouer au base-ball. Puis, une fois ses études terminées, Murakami s'est tourné vers la musique. Fous de jazz, sa femme et lui ont tenu dans leur jeunesse un bar dans la banlieue de Tokyo. Joignant péniblement les deux bouts, Haruki a travaillé de nuit dans des night-clubs. Il a vécu, observé le monde, engrangé nombre de situations et de détails mais l'idée d'écrire ne le taraude pas encore. Il est un jeune homme simple qui ne cherche qu'à être libre. « *C'est ainsi qu'entre vingt et trente ans, j'ai trimé du matin au soir à toutes sortes de taches très physiques, essentiellement afin de rembourser mes dettes.* »

Et puis un jour… La scène autobiographique que raconte Murakami se déroule exactement comme dans un de ses romans. Comme dans *La Ballade de l'impossible, 1Q84* ou *Danse, danse, danse*, un phénomène ordinaire vient provoquer quelque sentiment extraordinaire. Il suffit d'un rien pour qu'une vie bascule.

Par une après-midi ensoleillée d'avril 1978 donc, Haruki se rend au stade Jingu pour assister au match d'ouverture de la saison de base-ball. « *Hilton a frappé la balle vers la gauche et atteint la deuxième base. Le bruit de la batte frappant la balle a résonné merveilleusement dans tout le stade. Il y a eu quelques maigres applaudissements. Et c'est à ce moment précisément, sans aucun rapport avec cet environnement qu'une pensée m'a traversé l'esprit :* "Tiens, et si j'écrivais un roman ?" »

À partir de ce jour, de cette révélation qui est une épiphanie, Murakami est devenu écrivain. Pour lui cela signifie mettre tout en œuvre afin d'accomplir un travail qui soit profond, singulier et soigné. Respecter un tempo. Faire du temps son allié. Produire chaque jour dix pages. Se maintenir en forme. Ne pas faillir à la tâche. Écrire pour quelqu'un, pour qu'« *une fenêtre s'ouvre dans son cœur* ». Réussir à faire tenir quelque chose. « *Oui, c'est exactement ça écrire un roman, c'est un travail couteux en temps, ennuyeux au possible. Écrire un roman c'est comme passer une année entière à fabriquer, à l'aide d'une longue pince, un modèle minuscule de bateau inséré dans une bouteille.* »

Entre récit autobiographique et essai sur la création littéraire, Murakami révèle ce que l'art est pour lui : une façon d'être fidèle à soi-même tout en créant un monde où tous sont invités à pénétrer. Toujours humble et honnête (ce qui peut exaspérer les esprits atrabilaires qui lui cherchent noise), Murakami n'estime parler qu'en son nom. Quels qu'ils soient, ses écrits sont d'un accès facile : des textes toujours clairs à la compréhension limpide. Et chacune de ses phrases semble frappée au coin du bon sens sans jamais relever du cliché. Murakami possède la force des grands sages. On le ressent plus que jamais dans *Profession romancier*, un livre simple mais animé d'une puissante énergie qui n'a rien à voir avec l'éclat de la gloire éphémère ou d'une réussite trop bruyante. Murakami est dépositaire d'une grandeur en plus. « *Essayons d'abord de croire à ce que nous ressentons* », dit-il.

Plus séditieux et révolutionnaire qu'on voudrait bien le croire, dans *Profession romancier* Murakami exhorte tranquillement tout aspirant auteur à se confronter à sa création : « *Plongez dans l'eau et voyez si vous nagez ou si vous coulez.* » Mieux qu'une leçon d'écriture, derrière la profession de foi de Murakami se cache une leçon de vie. Pour bâtir une œuvre, il faut être capable de donner le meilleur de soi, sinon à quoi bon écrire ? « *Parce que, en fin de compte, la satisfaction d'avoir fait de son mieux, la preuve que l'on a travaillé à son maximum, ce sont les seules choses que l'on emporte dans sa tombe.* »

Denis GOMBERT

Roman

LE DÉRISOIRE TREMBLEMENT DES FEMMES
de Salma Kojok, *Erick Bonnier, 2019, 140 p.*

Femme d'un exil à l'autre

C'est une histoire d'exil et d'identité, écrite dans un style délicat, subtil, souvent poétique. Un récit marqué par « *le dérisoire tremblement des mères, leur combat perdu d'avance, résistance pathétique contre l'impérieuse tragédie de la vie* ». On est au Liban, dans les années 1930 et Dounia va partir pour l'Afrique rejoindre Farid, qu'elle ne connaît pas, et dont elle va être l'épouse. Son récit alterne avec des remarques de sa fille Lamia, qui prendra la parole dans la seconde partie de ce beau *Dérisoire Tremblement des femmes*. Elle est alors au chevet de Dounia qui se meurt.

La Côte d'Ivoire, où Farid s'est installé en 1931, à Grand-Bassam, est pour Dounia le lieu de l'exil. Farid tient une boutique où il « *vend toutes sortes de produits, cigarettes à l'unité, boîtes de tomates, conserves de sardines, bonbons colorés, assiettes en émail, chewing-gum anglais et wax hollandais* ». Quand naît sa fille, Lamia, le 1er septembre 1939, elle n'a pas de lait et il faut engager une nourrice, Bintou, qui tissera avec l'enfant des liens privilégiés. Encore une dépossession pour Dounia, adoucie toutefois par la rencontre avec Rita. Elle a l'âge de l'enfant que Rita « *n'a pas pu garder* ». Rita lui apprend le français, facteur d'intégration dans ce pays, colonie française alors.

D.R.

Elle a un peu peur de cette ville des Blancs, un territoire où tout le monde parle le français.

Mais Farid, dont les affaires sont florissantes – il a ouvert plusieurs boutiques – veut déménager dans la capitale, Abidjan. Dounia résiste, refuse ce deuxième exil. En vain. Après des tensions dans le couple, Farid propose à Dounia de venir dans la boutique, de tenir la caisse. Elle a un peu peur de cette ville des Blancs, un territoire où tout le monde parle le français, mais finalement, elle prend plaisir à cette nouvelle aventure. Pourtant un autre exil la guette, peut-être le plus douloureux. Lamia, adolescente, s'exprime de plus en plus en français. « *Ma place de mère en était déstabilisée. De plus en plus, tu t'es mise à parler en français en rentrant à la maison. Je m'énervais, criais, tentais de t'imposer notre arabe, mais rien à faire ; comment être mère quand son enfant s'exprime dans une autre langue ?* »

Il est temps, justement que Lamia prenne la parole. En 1956, elle a dix-sept ans. Elle rencontre Marwan qui lui donne le livre de Frantz Fanon, *Peaux noires, masques blancs*. Avec lui et l'un de ses professeurs, Madame Diamant, Lamia va commencer à réfléchir à la colonisation, à la manière de « *détruire l'exploitation coloniale* ». Autre sujet de conflit avec Dounia, qui ne souhaite pas que sa fille s'engage, car « *on n'est pas chez nous* ». Elle veut « *rester dans un temps immobile* », rejette Marwan, un mulâtre, et n'admet pas que Lamia l'épouse. Ils sont mariés depuis six mois, quand arrive le 7 août 1960, jour mémorable où le nouveau président, Houphouët Boigny proclame l'indépendance de la Côte d'Ivoire.

Lamia attend Marwan, qui doit rentrer de voyage dans l'après-midi. Elle lui a dit avoir une grande nouvelle à lui annoncer. Elle ne sait pas que ce jour de fête va être pour elle celui d'une tragédie. Et on n'en dira pas plus ici car il faut lire ce très beau roman de Salma Kojok.

Josyane SAVIGNEAU